

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

— ANNÉE 1937

THÈSE

N°

— 508

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

Pierre-René-Louis-Marie DUCAMP

Né le 17 décembre 1907, à Orléans (Loiret)
Médecin sanitaire maritime

LA PESTE
AU COURS DE L'EXPÉDITION
D'ÉGYPTE ET DE SYRIE
(1798 - 1799)

Président : M. TANON, professeur

PARIS

IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

JOUBE & C^{ie}, ÉDITEURS

15, RUE RACINE, 15

—
1937

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1937

THÈSE

N° —

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

Pierre-René-Louis-Marie DUCAMP

Né le 17 décembre 1907, à Orléans (Loiret)
Médecin sanitaire maritime

LA PESTE
AU COURS DE L'EXPÉDITION
D'ÉGYPTE ET DE SYRIE
(1798 - 1799)

Président : M. TANON, professeur

PARIS

IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

JOUE & C^{ie}, ÉDITEURS

15, RUE RACINE, 15

1937

I. — PROFESSEURS

	MM.
Anatomie	ROUVIERE.
Physiologie	Léon BINET.
Physique médicale	STROHL.
Chimie médicale	POLONOVSKI.
Bactériologie	R. DEBRÉ.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générale	BAUDOUIN.
Pathologie médicale	ABRAMI.
Pathologie chirurgicale	CHEVASSU.
Anatomie pathologique	ROUSSY.
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale	TIFFENEAU.
Thérapeutique	HARVIER.
Hygiène et médecine préventive	TANON.
Médecine légale	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	LAIGNEL-LAVASTINE.
Pathologie expérimentale et comparée	FIESSINGER.
Hydrologie thérapeutique et climatologie	Maurice VILLARET.
Clinique médicale	LOEPER.
	CARNOT.
	CLERC.
	Marcel LABBÉ.
Hygiène et clinique de la première enfance	LEREBOULLET.
Clinique des maladies des enfants	NOBÉCOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GOUGEROT.
Clinique des maladies du système nerveux	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses	LEMIERRE.
	CUNÉO.
Clinique chirurgicale	GOSSET.
	GRÉGOIRE.
	LENORMANT.
Clinique ophtalmologique	TERRIEN.
Clinique urologique	MARION.
	BRINDEAU.
Clinique d'accouchements	COUVELAIRE.
	JEANNIN.
Clinique gynécologique	MOCQUOT.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	OMBRÉDANNE.
Clinique thérapeutique médicale	RATHERY.
Clinique oto-rhino-laryngologique	LEMAITRE.
Clinique thérapeutique chirurgicale	Pierre DUVAL.
Clinique propédeutique	SERGENT.
Clinique de la tuberculose	BEZANÇON.
Clinique chirurgicale orthopédique de l'adulte	MATHIEU.
Cardiologie clinique	LAUBRY.
	HOVELACQUE.
Professeurs sans chaire	MULON.
	OLIVIER.
	VERNE.



II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.

AMELINE..... Pathologie chirurgicale.
 BARIÉTY..... Pathologie médicale.
 BÉNARD (H.) .. Pathologie médicale.
 BERNARD (E.). Pathologie médicale.
 BESANÇON (J.). Hydrologie.
 BOULIN Pathologie médicale.
 BULLIARD Histologie.
 CATHALA Pathologie médicale.
 CHEVALLIER .. Pathologie médicale.
 COSTE Pathologie médicale.
 DOGNON Physique.
 FEY Urologie.
 FUNCK..... Pathologie chirurgicale.
 GALLIARD Parasitologie.
 GASTINEL Bactériologie.
 DE GAUDART D'ALLAINES.. Pathologie
 chirurgicale.
 DE GENNES... Pathologie médicale.
 GAYET Physiologie.
 GIROUD Histologie.
 HAGUENAU ... Pathologie médicale.
 HALPHEN Oto-rhino-laryngologie.
 HAZARD Pharmacologie.
 HUGUENIN Anatomie pathologique.
 JOANNON Hygiène.
 LACOMME Obstétrique.

MM.

LANTUÉJOUL .. Obstétrique.
 LAROCHE (G.).. Pathologie médicale.
 LELONG..... Pathologie médicale.
 LEMAIRE Pathologie expérimentale.
 LEVEUF Pathologie chirurgicale.
 M^{lle} J. LÉVY.... Pharmacologie.
 LÉVY-VALENSI. Neurologie et Psychiatrie.
 MÉNÉGAUX... Pathologie chirurgicale.
 MOLLARET.... Pathologie médicale.
 MOREAU Pathologie médicale.
 MOULONGUET.. Pathologie chirurgicale.
 MOUQUIN Pathologie médicale.
 OBERLING Anatomie pathologique.
 PETIT-DUTAILLIS.. Pathologie chirurgi-
 cale.
 PIÉDELIEVRE .. Médecine légale.
 PORTES Obstétrique.
 RENARD..... Ophtalmologie.
 RICHT Physiologie.
 SANNIÉ Chimie biologique.
 SÈNEQUE Pathologie chirurgicale.
 TROISIÈRE Pathologie expérimentale.
 TURPIN Pathologie médicale.
 VIGNES Obstétrique.
 WILMOTH Pathologie chirurgicale.

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE

POUR LE SERVICE DES EXAMENS

MM.

ALGLAVE Pathologie chirurgicale.
 BUSQUET Pharmacologie.
 CHAILLEY-BERT.. Physiologie.
 GUÉNIOT..... Obstétrique.
 LARDENNOIS... Pathologie chirurgicale.

MM.

LEROUX Anatomie pathologique.
 NEVEU-LEMAIRE. Parasitologie.
 PHILIBERT..... Bactériologie.
 VAUDESCAL.... Obstétrique.

IV. — AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE

A TITRE PERMANENT

MM. ALAJOUANINE. AUBERTIN. BRULÉ. CHABROL. CHIRAY. DONZELOT. DUVOIR. LIAN. VALLERY-RADOT (Pasteur). SÉZARY.	Clinique médicale.	MM. BASSET. BROCQ. CADENAT. GATELLIER. HEITZ-BOYER. MOURE. QUENU. SCHWARTZ. VELTER.	Clinique chirurgicale.
--	--------------------	--	------------------------

MM. ÉCALLE. LE LORIER. LÉVY-SOLAL. METZGER.	Clinique obstétricale.
---	------------------------

V. — CHARGÉS DE COURS

MM.	
CHAILLEY-BERT, agrégé	Éducation physique.
LEDOUX-LEBARD	Radiologie clinique.
PHILIBERT, agrégé	Microbiologie.
RUPPE	Stomatologie.
WEIL-HALLE	Puériculture.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MES PARENTS

A TOUS LES MIENS

A MES AMIS

A MONSIEUR LE PROFESSEUR TANON

Professeur d'hygiène à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine
Conseiller technique sanitaire au Ministère de la Santé publique
Inspecteur général des Services techniques d'hygiène
de la Préfecture de police
Officier de la Légion d'honneur

*Qui a bien voulu accepter la présidence
de cette thèse, avec l'expression de notre
reconnaissance.*

A MONSIEUR LE DOCTEUR CLERC

Assistant d'hygiène à la Faculté de Médecine de Paris
Conseiller technique sanitaire du Ministre
de la Marine marchande
Officier de la Légion d'honneur

Qui a inspiré le sujet de cette thèse ;

A MONSIEUR LE DOCTEUR NAVARRE

Sous-directeur de l'Institut d'hygiène
de la Faculté de Médecine de Paris
Professeur à l'Ecole de Médecine de Caen
Chevalier de la Légion d'honneur

Qui a bien voulu nous aider de ses conseils ;

*Pour la bienveillance qu'ils nous ont
témoignée, nos plus respectueux remercie-
ments.*

A MES MAÎTRES DANS LES HÔPITAUX DE PARIS

Stage :

MONSIEUR LE DOCTEUR LEVEUF

MONSIEUR LE PROFESSEUR CARNOT

MONSIEUR LE DOCTEUR PASTEUR VALLERY-RADOT

MONSIEUR LE DOCTEUR MONDOR

MONSIEUR LE DOCTEUR GRENET

Externat :

MONSIEUR LE DOCTEUR THALHEIMER, Chirurgien de
l'Hôpital Ambroise-Paré.

MONSIEUR LE PROFESSEUR COUVELAIRE, Accoucheur
de la Clinique Baudelocque.

MONSIEUR LE DOCTEUR DONZELOT, Médecin de l'Hô-
pital Beaujon.

MONSIEUR LE DOCTEUR JACQUET, Médecin de l'Hôpi-
tal Ambroise-Paré.

MONSIEUR LE DOCTEUR TOURAINE, Médecin de l'Hô-
pital Saint-Louis.

LA PESTE AU COURS DE L'EXPÉDITION D'ÉGYPTÉ ET DE SYRIE (1798-1799)

Introduction.

La peste est sans doute la plus anciennement individualisée des maladies, puisque la Bible la mentionne déjà, et que Procope nous a laissé de la peste de Byzance, sous Justinien, en 542 après J.-C., une description clinique aussi parfaite que celle d'un traité de pathologie de nos jours.

Et pourtant, voici trente ans à peine qu'elle a livré son secret. Yersin, en 1894, lui arrache son mystère et découvre le bacille pesteux. Onze ans après, en 1905, Joubert, puis Simond, et derrière eux la Commission anglaise de la peste dans l'Inde révèlent le mécanisme de la contagion et le rôle de la puce et du rat. En tête de ces découvertes qui sont d'hier à peine, et où brillent des noms français, on ne peut omettre de citer le génie qui en est le père, Louis Pasteur.

Mais jusqu'à ces dernières années, on n'était sur la peste, connue depuis des millénaires, comme sur les autres maladies infectieuses, guère plus avancé qu'Hippocrate ou les Croisés de Saint-Louis. Le siècle dit des lumières partageait l'obscurité des âges précé-

dents. Dès lors, en étudiant la peste qui frappa l'armée de Bonaparte, on ne s'étonnera plus de rencontrer chez les médecins de l'époque, d'une part une connaissance précise et claire des aspects cliniques de la maladie, et de l'autre une perplexité sans bornes devant les étrangetés apparentes de la contagion, aisément explicables aujourd'hui, une impuissance thérapeutique quasi totale, enfin une prophylaxie aveugle, mais sensée, d'une efficacité insuffisante et cependant indiscutable.

De l'histoire de cette expédition, prodigieuse et tragique épopée digne de la première Croisade, ou des campagnes d'Alexandre, ressortent deux faits :

- le premier, que la peste fut la grande cause qui la fit avorter ;
- et le second, que la survenue d'une épidémie pose pour une armée, et surtout posait avant l'ère pastorienne, un problème redoutable et parfois insoluble.

Sans la peste, Bonaparte prenait probablement Saint-Jean-d'Acre, poussait son avantage, établissait la domination française sur tout le proche Orient. Son rêve oriental prenait forme, il se tournait vers l'Inde. Le cours de la guerre était changé et avec lui le cours de l'histoire, car Bonaparte ne rentrait pas en France ; pas de Dix-huit Brumaire, du moins à cette date. Que cette cause, en apparence secondaire, puisque la peste, bien que très meurtrière, n'anéantit

que le dixième de l'armée en Syrie, se soit montrée si lourde de conséquences, cela montre combien l'état sanitaire compte pour une armée ; et quel rôle essentiel joue le médecin dans la guerre.

Préambule

En 1798, la France est en guerre avec l'Angleterre. L'atteindre sur mer n'est pas possible. Les flottes triomphantes de la Monarchie qui, avec Suffren et les autres, avaient fait à Ouessant, en Amérique et aux Indes, la France maîtresse des mers, ont été désorganisées par la Révolution. D'autre part, chassée, ou presque, de l'Amérique, l'Angleterre a fait des Indes le pivot de son système colonial. Le Directoire décide d'atteindre l'Angleterre en attaquant la route des Indes, en occupant l'Égypte. Dans l'état de notre marine c'est un projet insensé. Il cesse de l'être quand on sait qu'à la tête de l'expédition sont placés le général Bonaparte et sa fortune.

Après des préparatifs rapides et secrets, c'est au nombre de 335 voiles que, le 19 mai 1798, l'expédition française venue de Toulon, Marseille et Gênes, se concentre dans les eaux de la Corse. A bord de ces navires il y a 54.000 hommes dont 16.000 marins et 38.000 soldats, 1.200 chevaux, 170 canons. C'est l'élite de l'armée française, conduite par Kléber, De-

saix, Lannes, Berthier, Murat, Menou et Marmont. Elle emmène avec elle 167 savants et artistes parmi lesquels Champollion, Geoffroy-Saint-Hilaire, Berthollet. Sur la santé de cette armada veillent 165 officiers de santé, sous la direction des célèbres Larrey, pour la chirurgie, et Desgenettes, pour la médecine.

Dans la foule des navires il y a seulement 13 vaisseaux de ligne et quelques frégates. Eparpillée sur des milles, cette flotte lente et disparate est vouée presque sans défense à une destruction totale si elle rencontre quelque escadre ennemie. Or, lancés sur la Méditerranée par l'amiral Jervis, 14 vaisseaux de ligne, conduits par Nelson, sont partis à la poursuite de l'expédition française.

Nelson arrive à Malte pour constater que celle-ci a été enlevée au passage par les Français le 10 juin. Va-t-il rattraper Bonaparte ? Il le rattrape si bien qu'il passe à 22 lieues de ses navires sans les voir et arrive le premier à Alexandrie. N'y trouvant pas trace de Français, il part le 28 juillet à leur recherche vers Chypre.

Pendant ce temps, sur l'*Orient*, vaisseau amiral de Brueys, confiant en son étoile, Bonaparte lit dans Plutarque l'histoire d'Annibal. Et deux jours à peine après le départ de Nelson, il arrive devant Alexandrie. Il y apprend que les Anglais sont à sa recherche au moment même où le mauvais temps empêche tout débarquement. Mais à peine se demande-t-il si la fortune va l'abandonner quand il n'a besoin que de vingt-quatre heures de répit, que la mer se calme. Le

1^{er} juillet, le débarquement s'effectue dans de parfaites conditions, Alexandrie est enlevée après un bref combat. Kléber, qui pourtant n'aime guère Bonaparte, lui dit alors : « Vous voilà grand comme le monde ».

Tout le mois de juillet, Nelson erre, furieux, dans la Méditerranée orientale. Le 1^{er} août, il est en vue d'Alexandrie. Il y voit la flotte française, et dans la rade voisine d'Aboukir, les 13 vaisseaux de guerre. Le soir même, il se précipite sur eux. Brueys n'avait ni l'âme, ni le génie de Suffren. Avec des équipages médiocres et incomplets, il n'ose mettre à la voile et combat à l'ancre, trop loin de la côte. Enveloppée par les vaisseaux ennemis, sa ligne succombe, vaisseau après vaisseau. *L'Orient* saute, et lui-même est mortellement blessé. N'en ayant pas moins fait aux Anglais de terribles dégâts, l'escadre de guerre française est hors de combat.

Bonaparte est prisonnier en Egypte. Que lui importe. Remportant victoire sur victoire, à Ramanieh, à Cheobakrit, ayant écrasé les Mamelucks à l'ombre des Pyramides, il est le maître de l'Egypte, et, installé au Caire, il l'organise déjà.

Nelson, ayant manqué sa chance, est arrivé trop tôt, puis trop tard. Ce n'est pas lui qui viendra à bout de l'armée française.

La peste d'Alexandrie.

Mais l'Egypte est une dépendance de la Sublime Porte. Stimulée par l'Angleterre, celle-ci a, dès le 9 septembre 1798, déclaré la guerre à la France. Les Anglais avaient enfin trouvé le soldat sans lequel, sur terre, ils sont impuissants.

Bonaparte résolut aussitôt d'envahir la Syrie pour marcher à la rencontre des Turcs, les défaire, mettre ainsi l'Egypte à l'abri d'une invasion venue d'Asie Mineure, et par la même occasion priver les Anglais des bases navales de la côte de Syrie. C'est pendant la préparation de cette campagne que la peste frappa l'armée, un mois avant d'atteindre la population civile.

Elle éclate en décembre à Alexandrie, où commande Marmont. Celui-ci, le 15 décembre, envoie une première lettre : « Il se manifeste des symptômes de « peste à l'un des hôpitaux, trois individus en sont « attaqués ». Et le 18 décembre : « La peste n'a pas « cessé et fait au contraire quelques progrès. Nous « venons de perdre le citoyen Astier, chirurgien en

« chef de la Marine ». Première victime du Service de Santé qui devait subir à son poste, qu'il n'est pas excessif d'appeler de combat, les pertes proportionnellement les plus fortes de l'armée.

De son côté Desgenettes, dans son *Histoire médicale de l'armée d'Orient*, conte ainsi les débuts de l'épidémie :

« Une femme du pays, et chrétienne, fut saisie à
« cette époque d'une fièvre violente accompagnée
« d'un bubon ; elle guérit sans que sa maladie se
« communiquât à ceux qui l'entouraient et lui avaient
« donné des soins assidus.

« Le même jour, un garde-magasin fut attaqué
« d'une grande fièvre ; le 15, il fut transporté à l'hôpital
« militaire ; il avait le délire, les yeux enflammés,
« une grande prostration des forces musculaires, un
« bubon volumineux dans l'aîne droite, les extrémités
« livides, le scrotum enflammé ; les yeux devinrent
« de plus en plus fixes, et la faiblesse augmenta aussi
« graduellement : le 18 au matin, le malade mourut.

« Dans l'examen du cadavre, on observa que les
« paupières, les ailes et la pointe du nez, les lèvres et
« le menton, étaient livides. Les régions lombaires,
« toute l'étendue des téguments qui recouvrent l'épine
« dorsale, le scrotum et le bubon paraissaient sphacélés.
« Les recherches ne furent pas poussées plus
« loin ». Et Desgenettes conclut à la peste.

Devant la difficulté de se procurer la quantité nécessaire de désinfectant et en particulier la « lessive d'acide muriatique oxygéné » (l'eau de Javel) il estime

indispensable de brûler tout ce qui est suspect de contact avec des malades. Et comme on fait remarquer à Bonaparte l'importance des frais et des pertes qu'entraînera cette mesure : « Le Général, dit Desgenettes, « ne fut point arrêté par ces considérations, et il « répondit comme le héros du Tasse quand il rejette « la rançon d'Altamon : Je suis venu ici fixer l'attention et reporter les intérêts de l'Europe sur le « centre de l'ancien monde, et non pour entasser des « richesses ».

La peste n'était pas un coup du hasard. Elle était endémo-épidémique en Egypte (en basse Egypte surtout) et en Syrie, avec recrudescences saisonnières à la fin de l'hiver, nous verrons plus loin pourquoi. (C'était un navire venu de Syrie, le *Grand Saint-Antoine*, qui avait apporté la peste à Marseille, en 1720). Elle faisait partie des risques à prévoir ; Bonaparte espérait-il lui échapper ?

Or, n'ayant entre les mains qu'une thérapeutique dérisoire, de quelles armes disposait-on alors pour lutter contre l'épidémie ? Les mêmes, ou peu s'en faut, qu'au Moyen Age. La médecine de 1800 était encore bien proche de celle de Molière ; d'autre part, le Moyen Age était beaucoup plus avancé en hygiène qu'on ne le croit communément. Dès la peste noire de 1348, on avait reconnu l'heureuse influence des règles d'hygiène publique et privée, et celles ci, déjà colligées dans le traité de Johannès Jacobi, vers 1364, étaient strictement appliquées à chaque épidémie. Un détail montrera mieux qu'une longue dissertation le

peu de progrès accomplis depuis ces temps lointains. Johannès Jacobi recommande de se laver souvent les mains, d'aérer fréquemment la maison et de la désinfecter (on employait déjà la chaux) et il ajoute : « Si
« avoye pour tout remède avec moy une asponge ou du
« pain mouillé en vin aigre, laquelle chose je tenoye
« auprès de ma bouche et de mon nez ». Et Marmont quatre cent-cinquante ans plus tard, donne les ordres suivants : « Faites distribuer du vinaigre aux troupes :
« qu'on en fasse des fumigations dans les baraques ». Et il ajoute ce procédé, si primitif que le vieux Jacobi au fond « de la nuit du Moyen Age » en eût peut-être souri comme d'un remède de bonne femme : « les
« fumigations faites avec des excréments d'animaux
« qu'on mêle avec de la terre, sont aussi très recom-
« mandées ». (Au xvi^e siècle, on avait employé un moment la fumée du canon, tirant par les rues, puis on y avait renoncé, « toute cette artillerie brisant les vitres et démantelant les boutiques », dit textuellement le traité de Ranchin en 1724). Reconnaissons que les fumigations, conseillées sans doute par les indigènes, n'étaient pas sans efficacité : leur fumée devait être d'une telle âcreté qu'elle éloignait momentanément les rats.

A ces désinfections sommaires, quelles mesures le Service de Santé, conseillé en tout ceci par Desgenettes, ajoute-t-il ?

— Il ordonne d'isoler les troupes le plus possible de la ville; Marmont les fait camper hors des murs.

— Interdiction formelle de toucher les Turcs et

leurs vêtements, surtout les vieilles hardes auxquelles est déclarée une guerre à mort ; tout le bric à-brac oriental dont les soldats sont déjà encombrés, sera régulièrement et impitoyablement brûlé.

— Les rues sont balayées et nettoyées.

— Une quarantaine est installée à la porte de Rosette ; une quarantaine qui mérite son nom, car elle est de quarante jours pleins. Quiconque veut quitter Alexandrie doit la faire à l'hôpital installé dans ce but ; on voit le soulagement que nous a apporté la connaissance exacte de la durée d'incubation des maladies infectieuses, puisque pour la peste ladite quarantaine est aujourd'hui de six jours.

— Les marchés sont installés hors de la ville.

— Les marchandises exportées sont déposées à cinquante toises des portes, où les acheteurs viennent les chercher.

Enfin, on édicte des mesures d'hygiène personnelle : propreté du corps et du linge ; bains et lavages fréquents. Le 28 janvier, apprenant que la 2^e demi-brigade d'infanterie légère, cantonnée à Damiette, est atteinte, Bonaparte, sur les conseils de Desgenettes, écrit à Kléber :

« Quant à la malheureuse demi-brigade légère d'infanterie, faites-la mettre nue comme la main, faites-lui prendre un bain de mer ; qu'elle se frotte de la tête aux pieds, qu'elle lave bien ses habits et qu'on veille à ce qu'elle se tienne propre. . . .
« Si la chose était possible, je vous dirais : partez avec

« votre garnison et allez camper à trois lieues dans le « désert ».

Et en effet, la mesure qui se montrera la plus efficace, la règle d'or, ce sera l'éloignement des foyers d'infection. L'armée en mouvement se portera toujours mieux que l'armée au repos. Le camp volant se révélera dix fois plus sain que le camp fixe et ce dernier mille fois préférable aux villes. A chaque fois que l'armée s'engage dans le désert, l'état sanitaire s'améliore considérablement ; il s'aggrave à chaque séjour dans les villes, à chaque siège, partout où l'on se trouve au contact de ce réservoir de virus que constituent la population murine et les puces pestigènes qu'elle héberge.

Ces mesures, inspirées par l'empirisme des siècles, étaient certes efficaces et ne différaient que par des détails de celles que nous appliquerions aujourd'hui. Sans doute ferions-nous usage de tout l'arsenal antiseptique que la chimie moderne nous a donné. Les résultats seraient-ils plus sûrs ? On peut en douter si l'on en croit l'illustre professeur Roux. Visitant au cours de la guerre 1914-1918 une ambulance du front, il déclara à un officier du Service de Santé qui nous l'a rapporté, que l'eau chaude et le savon en lessivages énergiques lui paraissaient supérieurs à tous les antiseptiques connus. Il y a deux sortes d'hypothèses fausses : celles qui conduisent aux catastrophes ; et celles qui par un bienfaisant hasard orientent la pratique dans les mêmes voies que la vérité ; l'hypothèse des miasmes pestilentiels, qui durera jusqu'à Pasteur,

appartenait à ces heureuses erreurs. Nous savons aujourd'hui que la peste (sauf la forme pulmonaire qui ne semble pas être apparue pendant l'expédition, heureusement), se transmet par les piqures de puces qui ont puisé leurs bacilles dans le sang des rats pesteux (dont, une fois morts, elles fuient les cadavres pour se réfugier sur l'homme) et accessoirement, dans celui des pestiférés. L'hygiène personnelle, la destruction des vieux tissus sont des formes de lutte contre les puces. L'éloignement des marchés, le balayage des rues, l'enfouissement profond des cadavres et détritiques de toute sorte ne sont autre chose que du « rat-proofing ». Ces villes d'Orient avec leurs coins et recoins sombres, leurs murs lézardés, leur brocante et leur saleté, sont le paradis des rats. Dans le désir sincère de supprimer les miasmes, on leur coupait les vivres, on les affamait, et on les éloignait.

Pourtant, envers et contre tout, la peste s'étend inflexiblement à Alexandrie. Les cas sont de plus en plus nombreux, de plus en plus rapidement mortels. Le 3 janvier, Marmont écrit au Caire : « Toujours de « nouveaux cas, et toujours plus effrayants. Six hommes « sont morts cette nuit de la peste. Le septième est « tombé raide ce matin sur la place. Les précautions « ne paraissent pas servir à grand chose ».

Le commissaire des guerres Michaux écrit à Menou, qui commande Rosette :

« La peste s'est déclarée dans tous les hôpitaux... « tous les infirmiers meurent ». (Les officiers de Santé succombèrent presque tous).

Le 14 janvier, 130 hommes sont déjà morts ; l'un d'eux en deux heures de temps. Dix-sept meurent dans la seule journée du 17.

L'épidémie suivait la courbe classique : en même temps que plus nombreux, les cas devenaient plus sévères ; à la forme bubonique s'ajoutaient des formes septicémiques foudroyantes.

Ce qu'il faut surtout noter, dans cette première atteinte de peste, c'est que les conséquences en sont infiniment plus dramatiques pour une armée que pour une population civile. Outre la défense active dont nous avons précédemment parlé, celle-ci dispose d'une défense passive. Les habitants peuvent quitter la ville, ceux qui restent s'isolent dans leurs maisons, la cité se fige, se met en léthargie, et les contacts sont réduits au minimum indispensable à la quête de la nourriture quotidienne. Or, cette défense passive, qui permettait jusqu'à nos jours de laisser passer l'orage tant bien que mal, et plutôt mal que bien, est interdite à une armée : sous peine de s'anéantir, elle ne peut se disperser suffisamment pour offrir à chaque individu un isolement efficace : le contact est inévitable entre sains et incubants, et de plus il est répété, la subsistance même de l'armée la condamnant aux allées et venues des soldats, aux mouvements incessants. En face d'une épidémie, l'armée d'autrefois était une ville ouverte. Les mesures administratives ne pouvant être appliquées intégralement sont impuissantes à arrêter la contagion, et dans la proportion où elles sont respectées, elles

entraînent une gêne considérable, et même tragique, qui paralyse aux trois quarts toute activité. Menon écrit : « Tous ces événements sont d'autant plus affligeants qu'ils contrarient beaucoup le service ».

De Marmont, le 18 décembre : « Elle nous incommode beaucoup moins par le danger qu'elle nous fait courir que par les obstacles qu'elle nous présente sans cesse ». Et le 6 janvier : « cette malheureuse peste nous casse les bras de toutes les manières ». Et Michaux : « on est forcé de brûler à tout moment des fournitures ; nous allons en manquer et où en prendre ?... si je prenais des précautions, je serais arriéré considérablement ». Le 28 janvier, c'est Kléber qui de Damiette, écrit : « Les précautions de quarantaine dans des circonstances comme celles-ci où les communications sont indispensables et où tout le monde est en mouvement, ne peuvent atteindre le but qu'on se propose ». C'est à la fois une paralysie et une hémorragie lente d'hommes, de réserves morales, de matériel et d'argent.

Le ravitaillement se fait mal. Les troupes sont affaiblies. Le moral est atteint à son tour, et c'est la pire conséquence. Le soldat ne craint ni les boulets ni les balles ; la mort en face et au grand soleil, c'est une pensée à laquelle il est depuis longtemps accoutumé. Finie la bataille, le danger cesse, et, roulé dans ses couvertures, il dort dans une paisible sécurité. Mais ce mal mystérieux, — nous le constaterons à maintes reprises en Syrie — le terrorise ; il fait peser sur tous la menace d'un guet-apens invisible et perpétuel qui

rend chacun suspect à son voisin même et ruine les nerfs des plus courageux. Et cela, dans un pays hostile, où l'on est prisonnier, sans nouvelles de France.

Le climat se conjuguaît à ces forces ennemies. L'été avait été très dur. « Les nuits, dit Detroye, sont extraordinairement cruelles pour les Français ; accablés de chaleur, trempés de sueur, dévorés par les mouches, ils dorment très peu. Le sang s'embrase, les yeux se fatiguent et presque tous les individus sont couverts de pustules et de boutons, particulièrement sur les bras, ce qui cause une démangeaison violente. Une partie des officiers du génie n'ont pu résister à ces insomnies. Six ou sept sont malades ». L'hiver, le doux hiver ensoleillé d'Égypte que nous imaginons aurait dû atténuer ces souffrances. Or, non seulement la peste accompagnait les mois tempérés, mais le soleil avait fait place à un temps affreux, insolite dans ces régions. Conquérir l'Égypte n'était rien, le difficile était d'y vivre.

Marmont écrit le 12 janvier : « La pluie et les vents sont déchaînés depuis quatre jours ; on assure que ce temps est très contraire à la peste et doit diminuer les accidents ».

Et Kléber, le 26 janvier : « J'ai été hier à Lesbé par une pluie digne de la basse Bretagne ».

Contrairement à l'opinion d'alors (les « miasmes » semblaient devoir être plus abondants et plus virulents en été) nous savons aujourd'hui que la peste peut ravager avec une égale indifférence pays chauds et pays froids. Depuis 1894, elle a parcouru le monde

à peu près entier, et en 1910, la peste pulmonaire fit en Mandchourie 40.000 morts. D'ailleurs, les mois d'hiver étaient ceux de la recrudescence de peste en Egypte et en Syrie. L'humidité anormale de ce début d'hiver favorisant la multiplication des rats, et surtout des puces, dont l'épidémie humaine suit la courbe comme une ombre, nous paraît au contraire expliquer le développement alarmant de la maladie.

La situation était d'autant plus critique que cette petite armée de 34.000 hommes ne pouvait recevoir aucun renfort. Jamais de troupes fraîches pour étoffer les cadres et boucher les trous causés par les combats et la maladie. Et si chaque victoire la laissait un peu plus anémiée, la peste la menaçait, au cas d'une aggravation subite de l'épidémie, d'une de ces hémorragies foudroyantes comme l'histoire en cite des exemples et qui en quelques semaines pouvait l'anéantir comme un ruisseau qui se perd dans les sables. Nous verrons cette redoutable inconnue peser d'un poids décisif dans l'abandon de Saint-Jean-d'Acre.

Tout se compliquait de l'extrême difficulté du ravitaillement. « L'hôpital de Damiette, écrit Kléber, est « dans un état déplorable, sans linge ni ustensiles... « les approvisionnements sont insuffisants... les soldats vêtus de toile, sont mal protégés du froid et « des maladies ». Et Bonaparte se plaint à l'ordonnateur en chef Sacy que l'hôpital du Caire « manque d'eau, d'eau-de-vie et de toute espèce de médicaments ».

Pour tenir dans de pareilles conditions, il fallait

l'invraisemblable réserve d'énergie contenue en Bonaparte. On n'admira jamais assez l'insensibilité qu'il oppose aux pires difficultés, aux revers dont il disait qu'ils révèlent les grands caractères. Il émane de lui une confiance qui le fera toujours irrésistiblement aimer, en dépit d'un commandement impitoyable, parfois inhumain, dont frémiront souvent Berthier et Kléber.

Que penser des souffrances supportées en Syrie, quand on songe que l'armée reverra cette Egypte comme la patrie perdue, comme une Capoue après l'enfer !

III

Jaffa.

I

La peste d'Alexandrie traînera tout l'hiver, tuant environ 450 soldats sans compter les victimes civiles, beaucoup plus nombreuses mais impossibles à évaluer, puis elle s'éteindra lentement au retour des mois chauds, au moment même où l'armée de Syrie regagnera l'Egypte.

Bonaparte ne tolère pas la moindre défaillance dans le service de santé. Dans son ordre du jour du 9 janvier, il n'hésite pas à faire entrevoir aux faibles éventuelles l'ombre du poteau d'exécution.

« Tout officier de santé qui quitterait le lieu désigné
« pour l'ambulance devant l'ennemi, sans ordre, ou
« qui, dans une maladie contagieuse, se refuserait à
« porter aux malades ses soins, sera arrêté, traduit
« devant le conseil militaire et traité selon l'article de
« la loi relative aux soldats et militaires qui ont fui
« devant l'ennemi. Aucun Français ne doit craindre
« la mort, quel qu'en soit le motif. »

Il décide de passer outre à toutes considérations sanitaires et fait activer partout les préparatifs de l'expédition de Syrie. Il forme dans l'armée un corps d'élite de 13.000 hommes, avec Kléber, Lannes, Reynier, Bon, Murat. Berthier est son chef d'état-major, Desgenettes et Larrey dirigent le service de santé. A chaque division est jointe une ambulance avec deux tentes et cinq chameaux pour le transport des blessés. Une ambulance centrale, en outre, comporte quatre tentes et dix chameaux. Il y a trois officiers de santé par demi brigade, un par régiment de cavalerie. En tout, une trentaine. Un régiment de dromadaires assurera les communications : problème terrible dans le désert, dont Napoléon dira « qu'il est pour une armée plus difficile à franchir que des montagnes et que les Alpes même ! » Et il aura fait l'expérience des deux.

Le 11 février 1799, par une pluie toujours battante et qui la poursuivra jusqu'à Saint-Jean-d'Acre, l'armée de Syrie s'engage dans le désert en suivant le bord de la mer. Le 15, elle passe à El-Arich, péniblement enlevé par l'avant-garde il y a deux jours, et après quinze journées de marches, de contre-marches pénibles, de gués traversés, elle arrive devant Jaffa le 3 mars à midi.

L'armée était harrassée par la traversée du désert. Le sable brûlant, alternant avec les averses diluviennes, les campements dans les bas-fonds humides, les privations l'avaient épuisée. Les vents d'ouest avaient amené avec eux des ouragans affreux. Les

chemins étaient quasi impraticables. Doguereau dit dans son journal : « La pluie fut presque continuelle « à Jaffa. Comme nos tentes, faites pour un climat « sec, en étaient traversées, nous étions fort mal. « Dès qu'il faisait un peu de soleil pendant le jour, « nous en profitions pour faire sécher nos effets tous « jours mouillés. »

Le siège dura quatre jours. Après les sorties désespérées, la garnison turque coupait les têtes des Français prisonniers et les exposait aux regards de l'armée assiégeante, sur les remparts. Aussi est-ce une troupe exaspérée qui donna l'assaut le 7 mars, dans une brèche ouverte par l'artillerie, et qui tua tout ce qu'elle rencontra, les enfants et femmes exceptés (beaucoup s'étaient battues et furent soignées dans les ambulances de Larrey avec une parfaite humanité).

A cet assaut succéda une seconde tragédie. Trois mille Turcs réfugiés dans un palais solidement fortifié étaient résolus à vendre chèrement leur vie. Pour arrêter des deux côtés l'effusion de sang, Eugène de Beauharnais, officier d'ordonnance de Bonaparte, s'avança sous les murs et promit aux occupants la vie sauve s'ils se rendaient. Ce qu'ils firent. Or l'armée avait une nourriture insuffisante. Il était impossible de garder ces prisonniers. Impossible de distraire des effectifs déjà si maigres, les contingents nécessaires pour les envoyer en Egypte. Impossible enfin de les relâcher sur promesse de ne plus se battre ; la présence parmi eux de soldats pris à El-Arich précédemment et relâchés sur parole montrait avec une

suffisante éloquence le sort qui attendrait un aussi stérile serment. Aussi Bonaparte résolut-il de les faire passer par les armes, sauf quelques centaines d'Égyptiens qu'il jugea politique d'épargner. Cette atroce mesure était inévitable. L'histoire regrette l'apparence de trahison qui la marque à la suite de l'imprudente promesse de Beauharnais, et qui n'est pas dans les traditions françaises. Pourtant Berthier se refusait à transmettre l'ordre inhumain. Alors Bonaparte le secouant par l'épaule et lui désignant un couvent proche : « Allez vous enfermer là, lui dit-il, et n'en sortez plus ! Allons, Monsieur le major général, faites exécuter mes ordres, entendez-vous ? » Tout Bonaparte est là. Devant le salut public, aucun scrupule ne l'encombre, mais dans les décisions les plus impitoyables, il garde une fascinante grandeur : « Il faut qu'un homme de guerre, disait-il, soit sans repos comme sans pitié ». On pense à cette autre tragédie que fut six cents ans auparavant l'entrée des Croisés à Jérusalem et le massacre qu'ils y firent, avec du sang au-dessus des chevilles.

Une escadre anglaise, sous les ordres du commodore Sydney Smith, croisait devant Jaffa. Renseignée par lui, l'Angleterre manifesta une profonde indignation, ainsi que cette nation a toujours fait devant des iniquités qui ne sont pas les siennes. Quelques années à peine après les pirateries de l'amiral Boscawen, saisissant en pleine paix des vaisseaux de commerce, une telle indignation était excessive, et Bonaparte en conçut contre Sydney Smith qui l'avait manifestée parti-

culièrement violente, une rancune tenace ; il ne l'appelait plus que « le capitaine de brûlots ».

II

Le massacre de la garnison de Jaffa fut comme le signal de la peste.

Au cours de sa marche, l'armée en avait présenté quelques cas, mais l'état sanitaire était en général resté bon, comme nous l'avons d'ailleurs remarqué dans les armées en mouvement. Mais dès qu'on fut arrêté devant Jaffa, et surtout dès le lendemain de la prise de la ville, les malades commencèrent d'affluer à l'hôpital de Desgenettes, aménagé dans un couvent, et des symptômes de plus en plus inquiétants ne tardèrent pas à se manifester.

Était-ce la 2^e demi-brigade légère, venue de Damiette et précédemment touchée, qui avait contaminé l'armée ? Probablement pas, car depuis son entrée dans le désert l'état sanitaire y était excellent. Avant le siège la peste était déjà dans Jaffa, propagée par des Mamelucks qui fuyaient devant l'armée française. Mais cette épidémie larvée trouva dans le siège, l'assaut, la confusion et le massacre final, autant d'aliments qui exaltèrent sa virulence.

Le 15 ventôse an VII, deux jours avant l'assaut, le chirurgien Saint-Ours faisait le rapport suivant :

« Hier soir, je fus appelé pour voir Roubion, grenadier du 2^e bataillon (du 32^e de ligne). Je le trouvai « sans vie : le tronc et les extrémités supérieures étaient

« couverts de taches livides ; il avait une tumeur molle
« sous l'aisselle droite.

« Ce militaire était indisposé depuis trois jours ; il
« avait perdu l'appétit, respirait difficilement, éprou-
« vait un sentiment de pesanteur dans les lombes et
« de l'élanement dans l'aisselle droite ; il avait eu de
« la fièvre dans la nuit du 13 et s'était couvert de pété-
« chies une demi-heure avant sa mort.

« Il avait fait usage pendant sa maladie d'une bois-
« son acidulée et mis un cataplasme émollient sur
« l'engorgement glanduleux qui s'annonçait.

« Deux heures après sa mort constatée, il fut ou-
« vert. Les glandes axillaires étaient engorgées consi-
« dérablement ; l'estomac était farci d'oignons encore
« verts. »

Desgenettes, de son côté, écrit dans son *Histoire médicale de l'armée d'Orient* :

« ... Apparaît dans la division Reynier, et plus parti-
« culièrement dans la 9^e demi-brigade de ligne une
« maladie dont les symptômes étaient une grande
« douleur de tête, lassitude extrême, sécrétions
« éteintes, la langue enduite d'un limon jaunâtre,
« envie de vomir, une tumeur dans les aines ou sous
« les aisselles, souvent le délire. L'officier de santé
« (de cette demi brigade) ajoutait qu'il donnait d'abord
« des vomitifs, qu'il entretenait ensuite la liberté du
« ventre avec la décoction de tamarins, qu'il donnait
« du café et du quinquina mêlés ensemble, du camphre
« à hautes doses.

« Les accidents se multipliaient et enlevaient les

« malades du cinquième au sixième jour et souvent
« plus rapidement. »

Enfin, Desgenettes cite le rapport des officiers de santé de Gaza (du 21 Ventôse) après enquête sur la population de la ville, intéressant par plus d'un point :

« Depuis la retraite des mamelucks de l'Egypte et
« leur séjour à Gaza, il a régné dans cette ville une
« maladie épidémique qui a enlevé un grand nombre
« d'individus ; plusieurs mamelucks en ont été les vic-
« times et les ravages qu'elle a fait parmi le peuple
« n'ont fait qu'augmenter jusqu'à ce jour.

« On l'attribue généralement dans le pays aux exha-
« laisons pernicieuses qui se sont élevées pendant l'été
« des cadavres en putréfaction des animaux de toute
« espèce, dont la mortalité a été assez considérable à
« cette époque pour nous faire croire qu'une maladie
« épizootique a précédé l'épidémie.

« Les circonstances sous lesquelles elle se présente
« sont à peu près celles-ci : elle attaque principale-
« ment les enfants et les femmes ; l'invasion s'annonce
« par un léger frisson suivi de chaleur et d'abattement
« extrême ; le malade tombe bientôt après dans un
« état de stupeur et d'anéantissement presque total ;
« le troisième jour il se déclare des bubons dont le
« siège est le plus ordinairement aux parotides ; à peu
« près dans le même temps, la peau se couvre de pé-
« téchies.

« Cet état est le même durant tout le cours de la
« maladie ; lorsque sa terminaison est funeste elle a

« lieu depuis le troisième jusqu'au huitième jour de
« la maladie; passé ce terme, on conçoit les plus
« grandes espérances pour le salut du malade.

« Le nombre des malades qui meurent journalle-
« ment est de cinq à dix et même douze. Le village
« situé au-dessous du fort paraît néanmoins souffrir
« le plus de ses ravages ».

Desgenettes conclut : « l'avis des hommes sensés
« de ce pays est que nous avons positivement la peste
« et je ne suis plus éloigné de partager leur opinion :
« ils ajoutent que ce fléau n'avait pas paru dans leur
« pays depuis quarante ans ».

Nous trouvons dans ces trois documents une description exacte et classique de la peste ; d'abord les signes communs à toutes les maladies infectieuses : frissons, courbatures, céphalée, nausées, état saburral des voies digestives. Tous insistent sur la fièvre extrême et sur le signe que l'on trouve de façon presque constante : la prostration, l'état de tупhos et d'anéantissement, l'adynamie plus marquée que dans toute autre maladie (sauf quelques cas très rares de délire avec agitation). Intensité de la fièvre et de l'état de stupeur sont en effet les deux signes généraux marquants de la peste. Nous y trouvons les signes physiques connus depuis toujours : le ou les ganglions, les « bubons », les charbons et les pétéchiés ; la durée de la maladie dans les cas mortels : trois à huit jours avec une moyenne de cinq à six.

Le rapport des officiers de santé de Gaza signale un fait capital : l'épizootie qui a précédé l'épidémie :

« des animaux de toute espèce », disent-ils, dont, sans doute, de nombreux rats ; témoignage historique sur ce fait aujourd'hui établi que la peste murine précède la peste humaine.

Elle atteint surtout les enfants et les femmes, parce que ceux-ci restent plus souvent enfermés dans les maisons au contact des rats (n'oublions pas les mœurs orientales).

Enfin, ils constatent que le village situé au-dessous du fort est le plus atteint, sans doute parce que cette situation en fait le coin de la ville le plus infesté de rats.

Parmi de nombreux cas de peste bubonique, en survinrent quelques-uns plus alarmants, décrits par Larrey : avec convulsions, morve sanieuse, yeux exorbités et mort foudroyante, sans bubons. A l'autopsie, Larrey trouve constamment un tube digestif gangrené, un cœur flasque et décoloré (par myocardite ?) et un gros foie. Il s'agit certainement de formes septicémiques apparues sur un terrain favorable au moment de la plus grande virulence du bacille.

Larrey ajoute que les blessés avec plaies suppurantes sont moins atteints que les autres et qu'il y a espoir lorsque les bubons suppurent. Ces accidents constituent en effet autant d'abcès de fixation.

Ni les uns ni les autres ne parlent d'expectoration sanglante, ni d'une extension foudroyante (même passagère) de la contagion. On peut en déduire que la redoutable peste pneumonique n'apparut à aucun moment. L'épidémie se contentera de décimer l'armée

dans la proportion de un homme sur dix, et de lui infliger un désarroi moral qui la grèvera d'une tare fatale.

Quant au traitement, il consiste en un nettoyage préalable du malade, puis en ablutions et lavages tièdes, en vomitifs qui, employés au début, auraient donné de bons résultats, en sudorifiques et en boissons toniques : décoctions de café, de quinquina, camphre à hautes doses. « Il faut, dit Desgenettes, « mettre sur les bubons des cataplasmes émollients : « il ne faut pas tenter de les résoudre, c'est la crise de « la maladie. Quand ces tumeurs sont à maturité, on « doit les ouvrir avec le bistouri. Pour les charbons, « il faut les brûler en les circonscrivant avec la pierre « infernale (nitrate d'argent) ou avec un fer chaud ». Telles étaient les prescriptions de l'ordre du jour du 14 germinal (3 avril), remplaçant les précédents qui ordonnaient de les ouvrir « avec le feu ». Et l'ordre du jour du 23 germinal (12 avril) ajoute l'observation qui suit : « on fait avec avantage une saignée dans « l'invasion de la maladie quand l'inflammation est « violente et le sujet robuste, et on renvoie le vomitif « au lendemain. »

De toute cette thérapeutique purement symptomatique et encore très xvii^e siècle, retenons que l'hygiène corporelle des malades, en supprimant leur vermine, diminuait beaucoup le danger de leur contact, puisque la contagion n'est pas directe dans cette forme de peste, et que les bains tièdes et l'usage des boissons toniques, du camphre, en luttant contre les deux

symptômes majeurs, la fièvre et l'adynamie, aidaient incontestablement la nature et durent sauver un certain nombre de ceux à qui la résistance de leur organisme laissait quelques chances.

Bien entendu, les mesures générales que nous avons précédemment étudiées furent appliquées : campement hors des murs, isolement des fiévreux dans un hôpital spécial, enfouissement rapide des détritiques et cadavres, destruction par le feu des pelisses et vêtements turcs que les soldats, incorrigibles, s'étaient empressés de piller, propriété corporelle des hommes.

Puisque nous sommes sur ce chapitre, nous dirons ici quelques mots du curieux traitement par l'huile. Desgenettes dans l'*Histoire médicale de l'armée d'Orient* lui consacre une notice de quelques pages.

C'est une méthode de prophylaxie et de traitement mise au point par un Allemand, le comte Léopold de Berchtold, sur les observations de M. Baldwin, consul général d'Angleterre à Alexandrie, et sur les conseils du Père Louis de Pavie, directeur de l'hôpital de Smyrne où il l'essayait depuis vingt-sept ans avec succès. Elle consiste à frictionner le corps du malade avec de l'huile, plusieurs fois par jour, jusqu'à sudation intense et en le changeant de linge à chaque fois. Les auteurs se contredisent sur l'efficacité de ce traitement. Selon les uns, les frictions faites au début du mal sauveraient le plus souvent les malades. Desgenettes ne se prononce pas. Par contre, Larrey écrit que « les frictions huileuses dont le citoyen Villepeux, « chirurgien de 1^{re} classe, s'est servi à l'hôpital de

« Belbeis, n'ont paru rien produire. Elles peuvent
« cependant être employées comme préservation ». Le
traitement, d'ailleurs, sauf l'exception de Belbeis, ne
fut pas appliqué en Syrie, en raison de l'impossibilité
de se procurer les tonnes d'huile qui eussent été
nécessaires. Mais l'intérêt du procédé n'est pas là. Il
est dans le fait que comme préventif, les frictions
d'huile semblent être d'une efficacité frappante.

On avait déjà constaté que les ouvriers des savon-
neries — de Jaffa, précisément, — ne contractaient
pour ainsi dire jamais la peste. Ce fait est cité par
Gasquet dans sa thèse de Montpellier (en 1921) sur la
peste de Marseille de 1720. Or voici ce que conte
Desgenettes :

« Dans une année où la peste enleva dans la haute
« et basse Egypte un million d'hommes, il n'y eut pas
« d'exemple qu'un porteur d'huile fût attaqué de cette
« maladie ; on a observé la même chose à Tunis et
« c'est ce qui a suggéré la première idée d'employer
« l'huile comme préservatif et comme remède.

« En 1793, 22 matelots vénitiens habitèrent pen-
« dant vingt-cinq jours entiers une pièce humide au
« rez-de-chaussée avec 3 pestiférés qui moururent :
« l'onction faite avec l'huile sauva tous les autres.

« Dans la même année, deux autres familles d'Ar-
« ménien, l'une de 13 personnes, l'autre de 9, se
« servirent du même moyen, traitèrent leurs parents
« pestiférés et ne contractèrent pas la contagion, quoi
« qu'ils couchassent sur les mêmes lits, et qu'ils tins-

« sent, pour ainsi dire, continuellement ces malheurs entre leurs bras.

« En 1794, une pauvre femme resta enfermée dans la même chambre que 13 pestiférés ; elle leur donna des soins, et par le moyen des onctions elle se garantit de la contagion. Une famille de Ragusais eut la même année 2 pestiférés ; elle se plongea, pour ainsi dire, dans l'huile, et fut exempte de tout mal.

« Enfin c'est aujourd'hui un usage approuvé et généralement suivi à Smyrne.

« On trouve encore, à la suite de ces observations, quelques avis qui portent particulièrement sur la nécessité d'administrer promptement aux pestiférés les frictions : cinq à six jours de retard rendent ce moyen tout à fait inutile.

« L'hôpital de Smyrne a reçu en cinq ans 250 pestiférés ; et l'on peut dire que tous ceux qui ont été dociles au traitement ou l'ont reçu à temps sont guéris.

« Le nombre de ceux qui ont été préservés de la peste par les onctions, quand ils n'ont pas fait d'excès, est immense. L'opuscule dont nous rendons compte est terminé par les attestations favorables des consuls de l'Empire et d'Angleterre à Smyrne, et l'énumération des autorités publiques et de plusieurs hommes recommandables qui ont cherché à étendre cette méthode dans tous les pays qui peuvent y prendre intérêt... »

Si, comme le dira Desgenettes dans la conclusion

de son rapport médical, « rien n'est déterminé avec précision sur l'efficacité du traitement par les onctions ou les frictions d'huile », l'efficacité du moyen prophylactique semble assez nettement établie. Y a-t-il là pour nous quelque mystère? Il est probable qu'il agit en éloignant les puces qui fuient les peaux enduites de corps gras.

Cette curieuse observation mérite de ne pas tomber dans l'oubli. D'abord en raison de son intérêt historique. Ensuite parce qu'il est toujours possible qu'au cours d'une épidémie de peste on manque, surtout en Orient, de sérum et de vaccin ; il n'est pas interdit de penser que ce vieux procédé prophylactique pourrait rendre alors des services provisoires.

III

Le moral de l'armée fut si affecté par la survenue de la peste, que Bonaparte, d'accord avec Desgenettes, résolut de nier qu'il s'agit de ce fléau, et même d'une maladie contagieuse. « Sachant, dit Desgenettes, « combien le prestige des dénominations influe souvent vicieusement sur les têtes humaines, je me « refusai à prononcer jamais le nom de peste. Je crus « devoir, dans cette circonstance, traiter l'armée « comme un malade qu'il est presque toujours inutile « et souvent dangereux d'éclairer sur sa maladie quand « elle est très critique ». Je me souviens, étant enfant, de la panique que déclencha plusieurs jours durant,

l'apparition en 1918, de la grippe « espagnole », lorsque fut prononcé le nom de choléra. Et pourtant nous disposions d'une défense autrement efficace qu'en 1799 ! La peste donc, ne sera officiellement que la « maladie à bubons », « la maladie régnante ». Et si de temps à autre quelques hommes avertis laissent échapper le mot redouté, le silence officiel n'en laissera pas moins subsister un doute qui évitera l'effondrement du moral.

Larrey était d'un avis tout contraire : « Il ne faut pas croire, pourtant, disait-il, que le nom de peste ait beaucoup effrayé nos soldats. Ils étaient trop accoutumés à recevoir sans émotions toutes sortes d'impressions. Leur sensibilité morale et physique était, pour ainsi dire, émoussée par les chocs divers qu'ils avaient reçus dans les pénibles campagnes qu'ils avaient faites. Il eût donc été à désirer que dès les premiers jours on leur eût présenté — toujours sous les couleurs les moins défavorables — le vrai caractère de cette maladie ; on aurait diminué le nombre des victimes ». Il cite ensuite des exemples de catastrophes provoquées au xviii^e siècle, d'après lui, par la dissimulation du caractère exact de la maladie : « pendant l'épidémie de peste qui sévit à Marseille en 1720, le caractère contagieux de la maladie ayant été contesté sur la foi de Chirac, médecin du régent, l'omission des précautions sanitaires entraîna d'épouvantables désastres. Lors de la peste de Moscou, en 1771, le général qui commandait à Yassi avait défendu, comme le fit Bonaparte,

« de prononcer le mot de peste, et ordonné de considérer la maladie comme une fièvre pourprée. Il résulta de cet ordre que l'armée prit peu de précautions et qu'elle fut décimée par le fléau. Il succomba jusqu'à huit à dix mille personnes par jour. Voyez l'histoire de Catherine II, par Castera ».

Les restrictions mêmes de Larrey (« toutefois sous les couleurs les moins défavorables ») prouvent à quel point la franchise lui paraissait, au fond, dangereuse. Elle pouvait fort bien avoir un effet tout contraire à celui qu'il escomptait, et aboutir à la négligence et à l'abandon total qu'inspire le désespoir. D'autre part, il était facile dans une armée de tenir la main à ce que les règles d'hygiène fussent scrupuleusement respectées : les ravages de la « maladie régnante » ne parlaient-ils pas un langage suffisamment éloquent ? Nous doutons fort aujourd'hui que les négligences aient suffi à expliquer les hécatombes que nous cite Larrey. Ne serait-il pas poussé par le désir secret de critiquer son collègue Desgenettes ? Une intelligence parfaite ne semble pas avoir régné entre les deux hommes qui parlent l'un de l'autre aussi peu souvent qu'il est possible. Un petit aiguillon de jalousie taquine de temps à autre le chirurgien ; ne niera-t-il pas de façon assez peu généreuse l'expérience dangereuse que Desgenettes fera sur lui même, à Saint-Jean-d'Acre ?

Nous avons déjà vu les raisons pour lesquelles la peste pouvait terrifier les soldats les plus courageux.

La Jonquière (1) dit « qu'on voulut, en contestant

(1) La Jonquière, *Histoire de l'expédition d'Egypte*.

« le caractère de la maladie, réagir contre l'impression
« de terreur que son brusque développement avait
« faite dans l'esprit des soldats, terreur qui alla
« jusqu'à porter quelques-uns au suicide ».

Et Detroye dans son journal, raconte à la date du
20 ventôse : « Il règne dans la division Bon une
« maladie accompagnée de bubons dont on meurt
« promptement. Les médecins assurent que ce n'est
« pas la peste ». Et le surlendemain, il ajoute : « C'est
« une fièvre violente, accompagnée de bubons, dont
« on meurt très promptement ; beaucoup de soldats
« y ont succombé, sont même morts subitement. On
« a pris cette maladie pour la peste, et cette opinion a
« été si fort adoptée que quatre hommes qui en étaient
« attaqués se sont tués. »

« L'intendant général Grézieu, sous-chef de l'état-
« major, fut, dit La Jonquière, tellement frappé de
« terreur qu'il ne sortit de sa tente que pour s'enfer-
« mer dans une maison d'où il ne communiquait
« avec l'extérieur que par un trou pratiqué à la porte.
« Toutes les précautions furent inutiles. Le coup
« était porté ; le moral, violemment affecté, avait dé-
« organisé son physique. Il mourut le lendemain.
« Cette mort guérit le soldat de ses terreurs. Voyant
« que les précautions ne garantissaient de rien, il
« adopta le fatalisme des Turcs... Il raffermi son corps
« contre la maladie qui eut dès lors beaucoup moins
« de prise sur lui. »

Cet infortuné fut victime de sa peur. En quittant sa
tente, il fuyait le seul abri à peu près sain pour aller

se jeter, au fond d'une maison arabe, en plein foyer de peste.

Ces quelques anecdotes ne suffisent-elles pas à montrer qu'en prenant le contre-pied de l'opinion de Larrey, Bonaparte, dans ce problème de psychologie collective, s'était, derrière Desgenettes, rangé au parti le plus sage ?

IV

C'est alors que pour réchauffer les cœurs, et montrer qu'il n'y avait pas à craindre la contagion, Bonaparte résolut de visiter en personne les pestiférés. Cet événement célèbre eut lieu le 21 ventôse an VII (11 mars 1799), quatre jours après la prise de Jaffa.

Suivi de son état-major, le général en chef se rend à l'hôpital, installé dans un vaste couvent, parcourt les salles, parle à tous les soldats malades et reste plus d'une heure et demie au milieu d'une salle à discuter avec Desgenettes de détails d'organisation. Ce jour-là, la terreur était telle que le bruit était parvenu le matin jusqu'à la tente du général que des militaires étaient tombés morts en se promenant au bord de la mer. Il s'agissait en réalité de morts que les infirmiers chargés de les jeter à la mer s'étaient contentés de déposer sur le quai. Or Bonaparte, raconte notre médecin, « se trouvant dans une chambre
« étroite et très encombrée, aida à soulever, ou mieux,
« à porter le cadavre hideux d'un soldat dont les
« habits en lambeaux étaient souillés par l'ouverture

« spontanée d'un énorme bubon abcédé. Après avoir
« essayé plusieurs fois, sans affectation, de reconduire
« le général en chef vers la porte, je fus forcé de lui
« dire positivement qu'un plus long séjour devenait
« plus qu'inutile. Cette conduite n'empêcha pas que
« l'on ait souvent murmuré dans l'armée (1), sur ce
« que je ne m'étais pas opposé plus formellement à
« la visite si prolongée du général en chef ; ceux-là le
« connaissaient peu qui croyaient qu'il fût facile de
« changer ses résolutions, ou de l'intimider par
« quelque danger ».

Le geste de Bonaparte était peut être moins dangereux qu'il ne semblait alors ; mais dans la croyance du contraire, il témoignait d'un courage extrême qui effraya les assistants. C'est le digne pendant de l'attaque du pont d'Arcole, et c'est avec de telles audaces que Bonaparte frappait les esprits et accroissait chaque jour son extraordinaire ascendant. Le Dr Cabanès qui a relaté la chose estime que Bonaparte ne fit en tout ceci que son devoir de commandant de l'armée. Mais le Dr Triaire qui lui a consacré un article, estime au contraire et avec raison que si la visite de l'hôpital était un devoir, le geste qui l'a immortalisée ne l'était pas et relève d'une intrépidité exceptionnelle.

La légende s'en empara aussitôt pour le déformer, et l'on conta que le général avait pressé un bubon pour en faire jaillir le pus. Dans le tableau fameux

(1) Le collègue Larrey en tête, bien entendu.

de Gros, *les Pestiférés de Jaffa*, on voit Bonaparte sanglé dans son uniforme et chapeau à plumes en tête, sous les voûtes de l'immense couvent d'architecture arabe, touchant du doigt le bubon axillaire d'un malheureux livide et prostré que l'on soutient devant lui, tandis qu'à même le sol, d'autres malades attestent par leur entassement désordonné, de la puissance et de l'horreur de l'épidémie. Mais là n'est pas l'exacte vérité historique. Celle-ci, Daure, et surtout Desgenettes nous la décrivent : c'est le geste de Bonaparte, saisissant un cadavre à pleins bras pour aider à le déplacer. Elle est plus saisissante encore que la légende.

L'effet cherché fut amplement atteint. « Cette « démarche, dit Daure, d'une politique profonde, produit le meilleur effet. Les esprits se rassurent. » L'armée reprit courage ou du moins en fit le simulacre. Nul ne pouvait désormais sans lâcheté manifester ses craintes, et les officiers de santé redoublèrent de zèle.

Que serait-il advenu si Bonaparte avait contracté la peste ? Quel effondrement de tout ! Mais il était fait pour tenter la destinée longtemps avec bonheur : « Jamais de plan fixe, disait Kléber : tout va par bons « et par sauts ; le jour règle les affaires du jour. Il « prétend croire à la fatalité. Quelle est donc sa grande « qualité ? Car enfin c'est un homme extraordinaire. « C'est d'oser et d'oser encore, et il va dans cet art « jusqu'au delà de la témérité. » Ce que Bonaparte appelait fatalité, c'était le pressentiment de son destin : cette intuition des êtres exceptionnels qu'ils sont

invulnérables tant qu'ils n'ont pas accompli leur périple ; une certitude intérieure au fond très semblable en Jeanne d'Arc et en Bonaparte ; tout alors leur réussit : toutes les audaces, toutes les folies. Bonaparte croyait en son étoile et il savait les moyens de faire partager sa foi.

C'est à Jaffa que l'épidémie sévit avec le plus de violence, tant dans l'armée que dans la population. Foyer redoutable, quand on songe que cette ville allait devenir le relai principal des communications de l'armée. Quand celle-ci eut quitté Jaffa, laissant une garnison de 150 hommes et 300 pestiférés à l'hôpital, 200 de ces derniers moururent en un mois, du 20 ventôse au 20 germinal.

Des foyers apparaissaient dans les villes voisines. En dix jours, la petite garnison de Gaza compta 17 morts ; presque tous les officiers de santé succombèrent. Voici le tableau que Malus, qui fut atteint et eut la chance d'en réchapper, trace de Jaffa pendant ces journées :

« Je fus destiné à rester à Jaffa avec l'adjudant
« général Grézieu, 150 hommes de garnison et 300 pes-
« tiférés. Aussitôt le départ de l'armée, nous barrica-
« dâmes les portes, nous réparâmes les brèches et
« nous nous occupâmes d'enterrer les cadavres dont
« les rues et les maisons étaient encombrées, un
« grand nombre de Turcs ayant la peste depuis la
« prise de Jaffa. La contagion avait redoublé. La faible
« garnison de la place était attaquée d'une manière
« violente. Je fus chargé des dispositions à faire dans

« l'hôpital des pestiférés qui était le couvent grec.
« Pendant dix jours j'y allai assidûment et passai la
« matinée dans l'odeur infecte de ce cloaque dont les
« moindres coins étaient remplis de malades. Ce n'est
« que le onzième jour que je me sentis indisposé :
« une fièvre ardente et de violents maux de tête me
« forcèrent de rester en repos. Une dysenterie s'y
« joignit et peu à peu les symptômes de peste se
« déclarèrent. Vers le même temps, l'adjudant géné-
« ral Grézieu mourut » (C'est après le départ de Bona-
parte qu'il s'était abandonné à sa terreur panique
et s'était enfermé dans une maison ; il ne l'eût jamais
osé auparavant, ou alors que n'eût-il risqué !) « La
« moitié de la garnison avait déjà été frappée ; il mou-
« rait dans la place environ 30 soldats par jour... il
« réchappait 1 homme sur 12. La peste était dans
« toutes les maisons de la ville où il y avait encore
« des habitants. Les réfugiés de Ramleh, qui étaient
« venus à Jaffa se mettre sous notre protection, en
« périrent presque tous. Le couvent des capucins,
« qui s'était mis en quarantaine, ne put éviter la con-
« tagion ; la plupart des prêtres moururent. Toutes
« les familles franques périrent, hormis deux hommes
« et une femme. »

On comprend que Bonaparte ait été pressé de quitter Jaffa. Après un séjour dramatique d'une semaine dans la ville conquise, c'est amenuisée déjà par les privations, les combats, la dysenterie et surtout la peste que l'armée abandonnait cette ville funeste pour marcher sur Saint-Jean-d'Acre. C'était une

sorte de fuite en avant et qui n'avait plus de raisons de cesser, le long de cette côte de Palestine à demi-désertique, berceau du Christianisme, et depuis, tombeau de tant de Chrétiens. Si cette marche tragique rappelle les Croisades, elle préfigure aussi les campagnes où se dissoudra la Grande Armée, l'Espagne, la Russie...

IV

Saint-Jean-d'Acre.

La pluie avait enfin cessé. En reprenant sa marche, l'armée avait retrouvé un état sanitaire relativement bon. Instruit par l'expérience de l'influence défavorable de l'humidité, Desgenettes comptait sur les beaux jours pour éteindre l'épidémie : optimisme hélas ! prématuré.

Le 19 mars 1799, on était sous les murs fameux de Saint-Jean-d'Acre. Les assiégés étaient, cette fois, solidement installés. Les flottilles anglo-turques ravitaillaient la ville par mer en vivres, en armes et en hommes, et elle était défendue par un élève de l'école de guerre de France, l'émigré Phéliepeaux, ancien camarade de Bonaparte à Brienne.

Les travaux d'approche sont contrebattus dès le début. A chaque attaque, les assiégés, qui connaissent le sort de la garnison de Jaffa, ripostent par autant de sorties furieuses. Les jours passent. Et tandis que la ville reconstitue partiellement ses forces par mer, l'armée assiégeante s'use lentement sur place et d'autant plus gravement que ce sont les meilleurs élé

ments, les plus courageux, qui tombent à chaque escarmouche. Les cadavres s'amoncellent dans les tranchées, les boyaux, les ruines. Et dans la plaine marécageuse d'Acre, la peste reparaît bientôt.

Cela durera deux mois, du 19 mars au 20 mai.

A plusieurs reprises, pourtant, les troupes françaises parviendront à s'installer temporairement sur les remparts et dans les premières maisons. Après la bataille du Mont-Thabor, les chances d'Acre sont bien compromises. Elle est vouée à un étranglement progressif et à la destruction méthodique par les bombes. Son seul espoir semble être la faiblesse numérique de l'armée française qui fait hésiter Bonaparte devant les pertes très fortes qu'exigera la conquête rue par rue d'une ville qui ne capitule pas. C'est un de ces moments où la balance du sort oscille et penchera sous une poussée minime. Pour la décider, Brennus y jetait son épée. Ici, la peste y pèsera de tout le poids de ses victimes et surtout de l'immense menace suspendue : les espions rapportent en effet qu'elle ravage la ville assiégée de façon cent fois plus effrayante que l'armée. Les images de Jaffa sont trop proches. Bonaparte préférera lâcher prise. La peste lui aura infligé sa première défaite.

Le premier soin du Service de Santé à l'arrivée sous Acre fut d'organiser les Hôpitaux dans des locaux spacieux et commodes, et à distance du camp. Deux sont installés à Chafa-Amr, mais le principal sera placé dans le couvent du célèbre Mont-Carmel. Ce Mont-Carmel est une sorte de haute falaise qui

barre l'horizon à quelques lieues au sud d'Acre, perpendiculairement à la mer.

Le second soin est de renouveler avec rigueur et précision les recommandations thérapeutiques et prophylactiques que nous connaissons. Un des premiers ordres du jour parle de la « maladie qui effraie mal à propos beaucoup de monde ». L'armée, dit-il, doit « rejeter avec soupçon les vêtements et le linge « des Turcs, parce que ceux qui les ont portés sont « malpropres et souvent malades, sans prendre aucun soin raisonné de leur santé ».

« ... l'expérience a aussi prouvé, par un grand « nombre de faits bien observés, que la maladie n'est « pas contagieuse. » Pourtant, dans les conclusions de son rapport, Desgenettes écrit : « La peste est évidemment contagieuse ; mais les conditions de la « transmission de cette contagion ne sont pas plus « exactement connues que sa nature spécifique. Les « cadavres n'ont pas paru la transmettre ; le corps « animal dans une chaleur et plus encore dans la « moiteur fébrile a paru la communiquer plus facilement. On a vu le passage d'une rive à l'autre du « Nil, ou un simple fossé, fait en avant d'un camp, « en arrêter les ravages ; et c'est sur des observations de ce genre qu'est fondé l'isolement avantageux des Francs, dont la pratique a été suffisamment détaillée par divers voyageurs. » Il remarque que sont surtout frappés les boulangers, forgerons, cuisiniers (toujours la proximité des rats). On avait évidemment constaté que souvent le seul contact des

malades n'était pas infectant. Et malgré la conviction du contraire, l'ordre du jour qui pensait exprimer un pieux mensonge disait la vérité, si l'on entend par contagion : contagion directe. Quant aux singularités signalées par Desgenettes lors du passage d'un fleuve ou d'un fossé, l'effet de ces accidents de terrain sur la nidation et la migration des rats nous les expliquent suffisamment.

Les deux ordres du jour, du 3 germinal (23 mars) et du 12 germinal (1^{er} avril), sont à citer comme des modèles de prévoyance sanitaire, et, par les sanctions prises, ils montrent bien toute l'importance qu'y attachait l'Etat-Major. Ils prévoient l'alignement et l'écartement des tentes et des baraques, l'emplacement des cuisines à cinq toises en arrière, puis : « ... il sera
« particulièrement ordonné que les latrines soient
« placées à quarante pas en arrière de la dernière tente
« des camps ; les fosses seront comblées toutes les
« vingt-quatre heures et il en sera fait de nouvelles.

« Les généraux de division ordonneront qu'aussitôt
« après la diane, des hommes de corvée, commandés
« par escouade, nettoient les baraques et les rues du
« camp. Ils ordonneront des inspections fréquentes
« par les généraux de brigade, les adjudants généraux
« et les officiers supérieurs. L'extrême propreté peut
« seule assurer la santé des troupes. Les généraux de
« division ordonneront que, dans la journée, chaque
« demi-brigade fasse enlever les pierres, *comblar les*
« *trous*, aplanir autant que possible le terrain dans un
« espace de trente toises en avant de la ligne des
« faisceaux » (*C'est du rat-proofing tellement précis et*

détaillé qu'on a peine à le croire inconscient de son but exact). « Demain à midi, les généraux de division passeront une revue pour s'assurer si les dispositions ci-dessus sont entièrement exécutées.

« Malgré les ordres donnés pour désigner que les boucheries soient établies à quatre-vingts toises en arrière du camp et que l'on enterre aussitôt les tripes, on se permet de tuer des moutons sur le front de bandière, de laisser des poules pourries dans le camp ; les mesures les plus sévères seront prises pour éviter ce désordre.

Le 12 germinal :

« Le général en chef est mécontent du peu de surveillance de l'officier chargé de la police du quartier général relativement aux objets ordonnés tant pour la propreté que pour la salubrité. Il a été ordonné que les animaux morts seraient très loin sur les derrières du camp et enterrés.

« Le vaguemestre du quartier général sera mis à la garde du camp pour avoir souffert qu'il y ait des cadavres de bestiaux à cent pas du quartier général.

« L'Etat-Major de la division Bon portera plus d'attention à faire suivre les dispositions des règlements militaires et les ordres donnés, relativement aux objets dont il vient d'être parlé pour le Quartier général.

« A quelques pas en arrière de la gauche de cette division, on aperçoit tous les intestins des boucheries, et des cadavres de chameaux sont près des derrières tentes. Le chef de l'Etat-Major général, les

« généraux de division rappelleront à leurs Etats-
« Majors que c'est à eux qu'appartient de surveiller les
« dispositions des règlements militaires relatifs à la
« police et au service des camps. Ces derniers doivent
« punir sévèrement les vaguemestres ».

N'est-ce qu'une coïncidence ? C'est dans cette division Bon, moins attentive aux règles sanitaires, que s'étaient à Jaffa, déclarés les premiers cas.

Voici comment, pour son compte, Desgenettes appliquait l'hygiène individuelle :

« Au milieu des témoignages précieux d'affection
« dont j'étais journellement comblé par l'armée, j'en-
« tendis souvent demander par quels moyens j'étais
« inaccessible à la contagion. Cependant, je prenais
« assez peu de précautions : aussi bien nourri que les
« circonstances le permirent, je faisais un fréquent
« usage des spiritueux, pris à petites doses, et très
« étendus, j'allais constamment à l'ambulance à che-
« val et au petit pas ; on a vu comment je m'y com-
« portais ; au sortir de cet établissement je me lavais
« soigneusement les mains avec de l'eau et du vinaigre,
« ou de l'eau et du savon et je revenais au camp au
« petit galop, ce qui me procurait un léger état de
« moiteur ; *je changeais de linge et d'habits et je me fai-*
« *sais laver le corps entier avec de l'eau tiède et du vinaigre*
« *avant de me mettre à manger* ». Il avait remarqué que
l'épidémie s'intensifiait par vents du sud, et par l'air
humide et chaud.

Il est hors de doute que tous ces efforts ralentis-
saient l'épidémie ; mais peut-on arrêter la mer ? Les

horreurs de Jaffa recommençaient. Près de 30 malades entraient chaque jour à l'hôpital du Mont-Carmel. Par contre, si le nombre en était plus grand que jamais, la mortalité avait baissé ; des deux tiers et plus, à Jaffa, elle n'était maintenant que du tiers environ (six à dix décès quotidiens).

Mais il n'y avait presque plus d'infirmiers. Le Commissaire des guerres Seignoret écrit le 19 floréal (7 mai) : « tous les employés de l'hôpital du Mont-Carmel sont attaqués de la peste ». Desgenettes décrit puissamment le calvaire du Service de Santé :

« Vers la fin du siècle, nous n'avions plus d'infirmiers ; ils étaient malades ou morts. C'était au reste le rebut et la honte de la Société ; presque tous flétris pour des crimes, étaient des étrangers, échappés des bagnes de Gênes, de Civitta Vecchia, ou de Malte ; ils n'étaient attirés dans les hôpitaux que par la soif de l'argent dont ils dépouillaient les malades. » (On en vit enterrer, pour en avoir plus tôt fini, des mourants qui respiraient encore.)

« Je me trouvais donc fréquemment obligé de nettoyer l'espèce de souterrain fangeux, où mes malades étaient étendus sur des joncs, c'est-à-dire de ramasser les haillons, les sacs, les boudiers, les casquettes, les chapeaux ou les bonnets à poil des morts, pour les jeter moi-même au feu que je faisais allumer à cet effet derrière l'hôpital. J'avais formé les malades convalescents à rendre des services aux malades graves en y attachant un certain prix et je ne dois pas dissimuler que plusieurs reprirent la

« maladie ; ce qui est en contradiction avec l'assertion
« de plusieurs célèbres écrivains qui ont prétendu que
« l'on ne pouvait en être attaqué deux fois dans une
« même saison. »

Aux pluies succédaient des chaleurs atroces. Le
« Kam-sin » ou « Cham-sin » soufflait sans arrêt. Vent
du sud, vent du désert, brûlant et desséchant
« comme l'air qui sort des tuyaux de chaleur ». Par
ce temps les blessures devenaient dangereuses. Les
cas de tétanos se multipliaient à la manière d'une
épidémie se superposant à l'autre. Larrey avait fait la
remarque curieuse que les plaies qui ne se compli-
quaient pas guérissaient alors avec une extrême
rapidité.

« Les boyaux sont remplis de cadavres à peine
« recouverts d'un sable mouvant qui se soulève sous
« les pas. A un spectacle aussi affreux se joint une
« puanteur insupportable. »

Le moral était à nouveau tombé à un tel niveau
que l'on comptait sur les combats pour faire « une
efficace diversion » ! Desgenettes eut alors un geste
non moins célèbre que celui de Bonaparte et d'un
héroïsme à notre avis bien supérieur encore. Il l'a
raconté lui-même :

« Ce fut pour rassurer les imaginations et le cou-
« rage ébranlé de l'armée, qu'au milieu de l'hôpital
« je trempai une lancette dans le pus d'un bubon
« appartenant à un convalescent de la maladie au
« premier degré, et que je me fis une légère piqure
« dans l'aîne et au voisinage de l'aisselle, sans prendre

« d'autre précaution que celle de me laver avec de
« l'eau et du savon qui me furent offerts. J'eus pen-
« dant plus de trois semaines, deux petits points
« d'inflammation correspondant aux deux piqûres, et
« ils étaient encore très sensibles lorsqu'au retour
« d'Acre je me baignai en présence d'une partie de
« l'armée dans la baie de Césarée.

« Cette expérience incomplète et sur laquelle je me
« suis cru obligé de donner quelques détails à cause
« du bruit qu'elle a fait, prouve peu de chose pour
« l'art ; elle n'infirme point la transmission de la con-
« tagion démontrée par mille exemples ; elle fait seu-
« lement voir que les conditions nécessaires pour
« qu'elle ait lieu ne sont pas très bien déterminées.
« Je crois avoir couru plus de danger avec un but
« d'utilité moins grand lorsque, invité par le quartier-
« maître de la soixante-quinzième demi-brigade, une
« heure avant sa mort, à boire dans son verre une
« portion de son breuvage, je n'hésitai pas à lui don-
« ner cet encouragement. Ce fait, qui se passa devant
« un grand nombre de témoins, fit notamment recu-
« ler d'horreur le citoyen Durand, payeur de la cava-
« lerie, qui se trouvait dans la tente du malade.

« Le citoyen Berthollet me dit un jour qu'il était
« porté à croire que la contagion se communiquait
« souvent par les organes de la déglutition et qu'elle
« avait pour véhicule l'humeur salivaire ; soit que
« l'opinion de ce grand chimiste, qui a cultivé et
« honoré la médecine, fût trop présente à mon esprit,
« ou bien parce qu'il est dans la nature de l'homme

« de n'avoir pas à tous les instants le même degré de
« résolution tant est-il que j'acceptai depuis, dans le
« désert, avec une répugnance extrême, suivie de ré-
« flexions importunes, de l'eau que me présenta par
« reconnaissance, dans sa gourde, le même soldat,
« parfaitement guéri, qui m'avait fourni du pus pour
« m'inoculer. »

Voilà une action mémorable qui, accomplie sous les yeux d'un Pasteur, eût peut-être été pour lui ce que la chute d'une pomme fut pour le génie de Newton, ou le balancement du lustre de la cathédrale de Pise pour celui de Galilée. Mais elle était trop prématurée pour être féconde. Desgenettes s'était inoculé le pus d'un convalescent, c'est-à-dire une culture de bacilles atténués, ou tués. Il s'était littéralement vacciné, avec un vaccin sans doute bien imparfait et même dangereux. S'il n'avait pas eu le flair de choisir un convalescent, s'il avait opéré son prélèvement sur un malade en période d'état, porteur de pus virulent, ce geste lui eût été très probablement fatal. L'eau et le savon avec lesquels il se lava furent sans effet puisqu'il ressentit une inflammation locale de plusieurs semaines. Il est curieux de le voir écrire que son expérience prouve peu de chose alors qu'elle pouvait être à l'origine d'une découverte sensationnelle sur l'innocuité des cultures atténuées et la protection qu'elles apportent ; mais il y fallait un cerveau capable de l'interpréter, et la théorie microbienne ; ce qui n'advientra que presque un siècle plus tard. Desgenettes était si loin de soupçonner la contagion par inoculation (sans

quoi il se fut gardé d'un acte aussi dangereux), qu'il ressentit beaucoup plus de crainte, avoue-t-il, à l'idée de boire dans la gourde d'un pestiféré guéri ! Conséquence logique de l'hypothèse des « miasmes » qui le fait également s'étonner de ceci :

« Des bandes de chiens affamés, comme ceux qui
« durent dévorer Jézabel, rôdaient continuellement
« autour des ambulances ; on les vit se jeter avec avi-
« dité sur des cataplasmes qui avaient recouvert des
« bubons, manger des chairs charbonnées, se repaître
« de cadavres pestiférés sans qu'ils aient contracté de
« maladie ; au moins en voyait-on rarement de morts
« aux environs de nos établissements ».

Il cite qu'à Jaffa, pendant le siège d'Acre, un chrétien, d'ailleurs presque toujours ivre et que les soldats allaient quérir à coups de bâton sur le banc de pierre où il ronflait au soleil, après avoir ouvert les bubons, enlevé des charbons, essuyait légèrement ses bistouris et les plaçait entre son front, couvert de sueur, et son turban sans qu'il en soit résulté aucun inconvénient.

« Les femmes, les jeunes gens, les enfants même à
« la mamelle, ont généralement plus résisté à l'épi-
« démie que les hommes les plus robustes. Une Alsa-
« cienne, épouse d'un guide, qui allaitait son enfant,
« a fait plus de 60 lieues derrière la voiture du Génér-
« al en chef, presque toujours assise entre deux pesti-
« férés, sans qu'il en soit rien résulté de malheureux ».

Commentant son geste dans le style à la Plutarque

qu'il affectionne, Desgenettes ajoute, non sans satisfaction :

« C'est au reste dans les murs de cette même ville
« d'Acre qu'au temps des Croisades, l'épouse d'un
« prince anglais, renouvelant l'heureuse audace des
« psyllés, osa sucer les plaies de son mari, réputées
« empoisonnées, et donna au monde un bel exemple
« de la piété conjugale ».

Larrey, manquant, cette fois encore, d'élégance, contesta le geste de Desgenettes, pourtant certifié par Berthier. D'après lui, Berthier aurait cherché à s'attirer les bonnes grâces de Desgenettes, dans le but d'obtenir un certificat de complaisance lui permettant de rentrer en France pour raisons de santé. Or Berthier avait fait cette demande longtemps avant, en Egypte, et l'avait annulée spontanément au moment de la campagne de Syrie, pour ne pas sembler déserter.

C'est à cette époque que se place la bataille du Mont-Thabor. Apprenant qu'une armée turque marche sur Saint-Jean-d'Acre, Bonaparte envoie au-devant d'elle Kléber, avec 2.000 hommes. Près du Mont-Thabor, dans les plaines qui environnent Nazareth, les deux divisions de Kléber, formant le carré, entourées par 10.000 fantassins et 15.000 cavaliers, résistent une journée entière. Bonaparte marche au canon avec un renfort de 2.000 hommes, fond sur les Mamelucks qui, pris entre deux feux, s'enfuient dans une déroute totale. A quatre mille, les Français ont anéanti une armée de 25.000 hommes !

La bataille est du 17 avril. Tout le pays est nettoyé d'Arabes et de Mamelucks, mais Acre reste imprenable ! « Et la peste, dit Berthier, faisait des progrès « effrayants en Syrie. Elle avait déjà enlevé 700 hommes aux Français ». Il est certainement au-dessous de la vérité.

La mortalité pourtant diminuait ; de dix, elle était tombée à trois ou quatre décès par jour. Il n'y en avait pas moins déjà 700 morts selon Berthier, et en réalité près de 1.000. Les opérations avaient coûté un millier de blessés et 500 morts. La peste avait donc été dans cette période presque deux fois plus meurtrière que la guerre. Or, l'épidémie dévorait Acre d'effrayante façon. La prise de la ville, qui coûterait d'ailleurs encore des centaines d'hommes, ne marquerait-elle pas le début de l'hécatombe toujours redoutée ? Quelle campagne poursuivre ensuite avec une armée squelettique, vouée à l'anéantissement spontané ? On s'était décidément fourvoyé dans une impasse ; la seule solution raisonnable était de lever le siège et de revenir en Egypte.

Qu'il était dur à l'orgueil de ce frénétique de 29 ans, le premier échec ! Bonaparte eut le mérite de comprendre que la fortune ne pouvait le soutenir trop au delà des forces humaines. Et il écrivit au Directoire un rapport sur les raisons de sa retraite.

« Dans ce long exposé de la situation, dit La Jonquière, Bonaparte passe intentionnellement sous silence un motif d'ordre différent, qui eut certainement beaucoup d'influence sur sa détermination. La peste

« n'avait pas cessé, depuis deux mois, de sévir et d'exer-
« cer dans les troupes des ravages presque aussi funestes
« que le feu de l'ennemi (et même davantage !). Bien
« qu'elle n'eût pas un caractère très prononcé de
« malignité et que la proportion des guérisons eût
« augmenté d'une manière sensible, cette épidémie
« faisait tous les jours des victimes. La lutte contre le
« fléau était d'autant plus difficile que l'installation et
« le fonctionnement des hôpitaux laissaient beaucoup
« à désirer et que le personnel médical ne pouvait,
« malgré son dévouement, suffire à une tâche plus
« lourde chaque jour ».

Par contre, Bonaparte est net sur l'autre grande raison, la peste qui désole Saint-Jean-d'Acre :

« ... L'occasion paraissait favorable pour emporter
« la ville ; mais nos espions, les déserteurs et les pri-
« sonniers s'accordaient tous dans le rapport que la
« peste faisait d'horribles ravages dans la ville d'Acre,
« que tous les jours plus de 60 personnes en mou-
« raient, que les symptômes étaient terribles : qu'en
« trente-six heures on était emporté au milieu de con-
« vulsions pareilles à celles de la rage.

« Répandu dans la ville, il eut été impossible
« d'empêcher le soldat de la piller ; il aurait rapporté
« le soir dans le camp les germes de ce terrible fléau,
« *plus à redouter que toutes les armées du monde* ».

Bonaparte avait encore envoyé au Caire, pour annoncer son retour, une lettre secrète qui commençait ainsi : « Il faut que nous levions le siège

d'Acre pour quinze motifs » ; et la peste occupait l'une des premières places.

Les préparatifs de la levée du siège se firent en grand secret pour éviter une sortie dangereuse de l'adversaire. Tout ce qui était trop lourd ou encombrant, telle l'artillerie de siège, fut brûlé, enterré ou jeté à la mer. On vida sur la ville tout le chargement de bombes qui restait, on fit sauter tout ce que l'on put des remparts, pour rendre à peu près inutilisable cette ville fortifiée.

Et le 20 mai au matin, quand ils s'éveillèrent, les assiégés ne virent plus, sous les murs de leur ville, que le désert et le silence. L'armée française s'était envolée pendant la nuit.

La retraite de Syrie.

La retraite, dit Desgenettes, s'opéra dans le plus grand ordre. Pour la protéger, le noble et vaillant Kléber commandait l'arrière-garde. Ne l'engageant ni sous la pression de l'ennemi, ni à la suite d'une défaite, Bonaparte disposait théoriquement de tout son temps. Il voulait lui donner l'apparence d'un retour triomphal. Mais après de telles souffrances, dans le désordre et l'encombrement de l'épidémie, l'armée, eût-elle été cent fois plus victorieuse, pouvait-elle offrir d'autres aspects que ceux d'un désastre ? Dans une contrée inhospitalière, le climat et le désert ne sont-ils pas deux défaites acquises au départ ? D'ailleurs, l'armée qui avance laisse derrière elle ses inconvénients, bagages, blessés, malades. L'armée qui recule doit, ou les abandonner à l'ennemi, ou s'encombrer de tout, ce qui la fait ressembler bien souvent à une horde en fuite. Toute retraite est dramatique. Celle-ci le fut entre toutes. A cause du désert qui la faisait précipitée, en raison du problème des vivres. A cause de la peste surtout.

Le nombre des blessés et des malades était tel que les voitures et les chameaux étaient dans l'impossibilité de tout transporter. Il y en avait près de 800 : 550 blessés dont 480 ne pouvaient marcher, et 222 fiévreux (les neuf dixièmes pestiférés) sur lesquels une centaine étaient impotents, soit 600 hommes à porter. Les chameaux manquaient malgré toutes les réquisitions ; 1.200 à 1.500 avaient péri. Seuls les ânes avaient résisté à la fatigue. Il fallut donner l'ordre de démonter tous les officiers. Le Général en chef lui-même ne garda qu'un cheval et fit une partie de la route à pied. Tout ce qu'on put emmener de malades fut placé entre le gros de l'armée et l'arrière-garde. Le reste tenta de se traîner à la suite des troupes. Ceux que leurs jambes refusaient de porter purent sentir leur propre vie les quitter avec l'armée ; celle-ci à peine partie, ils furent massacrés par les Turcs. Dans leur terreur d'être abandonnés, plusieurs voulurent descendre du Mont-Carmel dans la nuit, par les raccourcis, et se tuèrent en tombant du haut des rochers. On les entendit gémir jusqu'au matin.

Dans ses mémoires, Richardot raconte ce détail écoeurant, qui s'inscrit au dossier de la terreur inspirée par la peste : « Je ne dirai pas que nos
« malades de la peste, réunis au couvent du Mont-
« Carmel, y furent laissés : seulement je puis assurer
« avoir vu des soldats de l'arrière-garde mettre leurs
« fusils en joue et menacer de faire feu sur quelques-
« uns de leurs camarades qui descendaient le mont
« pour rejoindre l'armée. J'ignore si ces hommes

« parvinrent plus tard à rentrer dans les rangs. »

Le *Journal du siège de Saint-Jean-d'Acre* décrit ainsi le départ : « Depuis plusieurs jours nous avons
« évacué nos blessés ; une partie s'était embarquée à
« Tantourah pour l'Egypte ; environ 1.200 se trouvent
« encore sur le rivage à notre arrivée (les Anglais
« rendent l'évacuation par mer impossible) ; plusieurs
« de ces malheureux sont pestiférés ; on manque de tout
« objet de pansement, ainsi que des moyens de trans-
« port. Nous n'avons que pour deux jours de vivres ;
« on ne peut s'en procurer qu'à Jaffa et il en faut près
« de trois pour y arriver : quelle horrible situation !
« On ne peut la dépeindre. On emporte néanmoins
« les blessés sur les chevaux des généraux, des offi-
« ciers, etc... à l'exception de quelques pestiférés
« dont l'état ne permet pas le transport et que l'on
« est dans la dure nécessité d'abandonner sur la
« plage. »

Un chasseur à cheval, Pierre Millet, a laissé cet émouvant récit de l'abandon des plus malades : « On
« démonta tous ceux qui étaient à cheval, état-major
« et autres. Le Général en chef même ne garda qu'un
« cheval et donna ses autres chevaux pour le trans-
« port des blessés. »

« Le lendemain il fallut partir, et, par un ordre trop
« cruel, abandonner les malheureux pestiférés, ce
« qui perça le cœur à l'armée, voyant qu'il fallait
« laisser nos malheureux frères d'armes à la merci
« des barbares arabes qui leur coupèrent la tête
« aussitôt que nous fûmes partis. Plusieurs de ces

« malheureux venaient, criaient après nous et nous
« conjuraient de ne pas les abandonner. Mais il était
« défendu, sous peine d'être puni sévèrement, d'avoir
« aucune communication avec eux. Cet ordre, quoique
« dur, était pourtant nécessaire ; car s'ils eussent eu
« communication avec l'armée, ils auraient ainsi com-
« muniqué ce terrible fléau, et, pour en vouloir
« sauver un petit nombre, l'armée eut risqué à périr
« totalement. »

Chacun donnait de bon cœur son cheval ou ses équipages, mais éprouvait une invincible répugnance à les voir consacrés au transport des pestiférés.
« J'avais, dit Bourienne, un très bon cheval pour
« moi, une mule et deux chameaux ; je donnai le tout
« avec le plus grand plaisir, mais j'avoue que je
« recommandai à mon domestique de faire tout son
« possible pour ne pas avoir un pestiféré sur mon
« cheval. Il me fut rendu au bout de très peu de
« temps. »

Bonaparte ayant ordonné à un guide de donner son cheval à un pestiféré, Lavalette rapporte que : « la
« dignité du Général, la crainte d'une punition, ne suf-
« firent pas pour le faire obéir. Son colonel fut obligé
« d'aller à lui et de lui promettre tout bas beaucoup
« d'argent, et ce ne fut que cette dernière raison qui
« le décida. Il fallut que le colonel des guides exerçât
« longtemps une surveillance sévère pour que le
« malade ne fut pas jeté en bas du cheval. » Ce qui
« faisait dire à Miot : « Si vous voulez y être bien
« (dans l'armée), tâchez de n'avoir besoin de personne

« et surtout de vous bien porter. » Kléber lui-même, homme au grand cœur, ramassant tout ce qu'il pouvait emmener de traînards pestiférés, leur disait : « Mes enfants, je suis occupé de vous, nous allons partager ce que j'ai, mais ne m'approchez pas de trop près, parce que ce n'est pas de la peste qu'il convient que je meure. »

Il y eut aussi de beaux gestes. La femme du général Verdier, qui avait tenu à accompagner son mari en Syrie, recueillit un soldat aveugle, par suite d'ophtalmie, et abandonné. Elle le fit s'attacher à son cheval qui, ainsi, lui servait de guide. L'aveugle répétait : « Est-ce un ange qui me conduit, qui me nourrit ? » Et elle : « Eh non ! c'est Madame Verdier, une Italienne, la femme du général ! »

Le premier soir, on arrive à Césarée. Desgenettes a raconté ces heures historiques : « L'armée côtoyait les bords de la mer en se dirigeant vers Kaisarieh ou Césarée. On passa deux petites rivières à gué. Les chemins étaient mauvais aux approches de cette ville, bâtie et consacrée par Hérode à César Auguste et qui ne présente plus aujourd'hui que des ruines qui attestent suffisamment son ancienne magnificence. On voit près de là un château-fort, bâti par les Croisés, dont les fossés et les murs bien conservés renferment dans leur enceinte les ruines d'une église gothique, en face de laquelle se trouve un puits qui fournit une quantité d'excellente eau. J'étais à pied et en avant de l'armée de près d'un quart de lieue et j'eus la pensée d'aller au-devant

« d'elle et de porter de l'eau à quelques amis ; et en
« effet j'en distribuai la valeur de deux bouteilles aux
« membres de l'Institut, Monge, Berthollet et Costaz.
« Le premier d'entre eux qui était très expansif me
« dit, en me remerciant, qu'il souffrait de l'éloigne-
« ment que depuis quelques jours le général Bona-
« parte montrait pour moi... Loin d'en témoigner du
« souci, l'auteur de ces mémoires se mit à psalmodier
« à tue-tête : « *Beatus vir qui non obiit in consilio*
« *impiorum et in via peccatorum non stetit et in ca-*
« *thedra pestilentiae non sedit* » (1).

« Pour entendre ce qui précède, il faut retourner
« devant Saint-Jean-d'Acre. Peu avant la levée du
« siège, c'est-à-dire le 27, le général Bonaparte me fit
« appeler de grand matin dans sa tente, où il était
« seul avec son chef d'Etat-Major. Après un court
« préambule sur notre situation sanitaire, il me dit :
« A votre place je terminerais à la fois les souffrances
« de nos pestiférés et je ferais cesser les dangers dont
« ils nous menacent, en leur donnant de l'opium ». Je
« répondis simplement : « mon devoir à moi c'est de
« conserver ». Alors le Général développa sa pensée
« avec le plus grand calme, en disant qu'il conseillait
« pour les autres ce qu'en pareil cas il demanderait
« pour lui-même. Il me pria d'observer aussi qu'il
« était avant qui que ce fût chargé de la conservation
« de l'armée, et *par conséquence* (sic) d'empêcher nos

(1) Cette citation d'un passage du livre des psaumes dans ces paysages bibliques est bien dans la manière de notre médecin. Elle ne manque ni d'à propos, ni de poésie.

« malades délaissés de tomber vivants sous le cime-
« terre des Turcs. Je ne cherche pas, continua-t-il,
« à vaincre vos répugnances, mais je crois que je
« trouverai des personnes qui apprécieront mieux mes
« intentions ».

« Le général Berthier, rongant ses ongles, resta
« complètement muet pendant cet entretien, mais il
« me témoigna, un instant après, qu'il approuvait
« mon refus.

« Il n'y eut point d'opium donné devant Saint-Jean-
« d'Acre, il n'y en avait même aucune préparation. »

Dehors, Berthier dit à Desgenettes (1) :

— B. : Je ne me suis pas mêlé dans votre discussion,
vous alliez trop bien, j'étais charmé de ce que vous
lui avez dit ; vous êtes un caractère mon ami ! N'a-t-il
pas été me demander ce que je pensais de ce que
je venais d'entendre ! Je suis sorti en lui disant :
« Ma foi Général, je me suis souvent aperçu, et tout
à l'heure encore plus que jamais, qu'il me man-
quait beaucoup de choses pour être un grand homme,
et je n'en suis pas fâché. »

— D. : Je suis très flatté de votre assentiment,
Général, mais vous auriez pu me l'annoncer pendant
la conversation au moins par un mouvement de tête ;
cela ne vous aurait pas empêché de vous ronger les
ongles.

Mais Bonaparte n'était pas homme à lâcher son idée,
bonne ou détestable.

(1) Desgenettes : *Souvenirs d'un médecin de l'expédition d'Egypte.*

On traversait le pays des Naplousains. De petites escarmouches se produisaient sur les flancs-gardes. A chaque incident, les représsailles étaient féroces : on brûlait, on pillait, on tuait tout dans les villages proches. Bonaparte vainqueur avait dit en Italie : « Je serai un Attila pour Venise » ; l'échec le rendait plus farouche encore. Il n'en faillit pas moins être tué par un arabe embusqué derrière des arbustes qui déchargea son fusil dans sa direction à quelques mètres à peine et le manqua miraculeusement. L'homme s'étant réfugié à la nage sur un petit rocher à quelque distance de la rive, Bonaparte, tout en continuant sa route, fit savoir à Kléber « de ne pas manquer ce drôle, » qui fut en effet tué par l'arrière-garde.

On était en mai, le mois parfois le plus chaud de ces régions. L'armée quittait le bord de la mer et s'engageait dans des défilés où il faisait une température à délirer. Le Kam-sin soufflait en plein visage, « ce vent brûlant du sud, dit Volney, qui soulève des « tourbillons de sable à travers lesquels le soleil n'est « plus qu'un disque violet, et qui dégage une chaleur « de four ». On fut obligé de ne plus marcher que la nuit. Et comme personne ne pouvait fermer l'œil dans la journée, l'armée était épuisée d'insomnie. « L'expérience a prouvé, lit-on dans le *Journal du siège de Saint-Jean-d'Acre*, que la privation de sommeil est encore plus pénible à endurer que la faim et la soif. » Les soldats purent à loisir comparer ces divers genres de supplices, car les vivres étaient épuisés depuis vingt-quatre heures quand l'armée atteignit Jaffa.

Combien d'hommes contenait-elle encore ? Environ dix mille. Et c'est bien là une nouvelle Retraite des dix mille ! Quand ils reverront les premiers palmiers de l'Egypte, les Français pleureront et crieront de joie tout comme les Grecs de Xénophon s'écrièrent : *thalassa ! thalassa !* en apercevant au loin la mer !

Le 24 mai, à deux heures de l'après-midi, l'armée campe sous Jaffa. Elle y prendra trois jours de repos. Le temps pour Bonaparte de faire préparer des hôpitaux sur la route du retour, d'organiser l'évacuation des malades restés à Jaffa, de faire fusiller des gardes-magasins qui ont dilapidé et de raser les fortifications pour ôter à la ville toute valeur militaire. De plus, l'armée, qui a vécu en grande partie de vivres réquisitionnés sur place, va toucher sa solde ; la ville est frappée dans ce but d'une contribution de cent soixante quinze mille francs.

On retrouve Jaffa dans un état effrayant. La ville est pourrie de peste et les cadavres ne sont même plus enterrés. On lit dans le journal de Doguereau : « Rien de plus horrible que le spectacle que nous « eûmes sur le port de Jaffa tout le temps que nous « y restâmes. Il était couvert de morts et de mourants, « qui priaient tous les passants de les panser ou de « les faire embarquer (1). Ils avaient la plus grande « crainte d'être abandonnés. On trouvait des pesti- « férés dans tous les coins, sous des tentes et sur le « pavé ; les hôpitaux en étaient remplis. A notre départ,

(1) On réussit en effet à rapatrier une faible partie des malades et blessés par mer.

« on en laisse beaucoup ; on m'a assuré qu'on avait pris
« des mesures pour qu'ils ne tombassent pas vivants
« entre les mains des Turcs. »

De ce spectacle, Bonaparte n'a cure. Une seule pensée le hante : « Est-ce qu'on dit que je fuis ? » Ne pas avoir l'air de fuir, cette idée le dévore comme la peste, son armée ; il la laisse parfois échapper, à voix haute, dans ses méditations.

Mais pour les pestiférés, il n'avait pas renoncé. N'osant forcer la volonté de Desgenettes, il eut recours au pharmacien en chef, Royer. Celui-ci avait la conscience chargée de quelques peccadilles, comme l'utilisation des voitures de médicaments des ambulances pour le transport de vins et d'alcools destinés à sa consommation personnelle, peccadilles qui dans l'armée de Bonaparte conduisaient facilement au poteau par les chemins de traverse. Il n'avait donc rien à lui refuser. Selon Cadet de Gassicourt, plusieurs officiers et savants de l'expédition déclarèrent que ledit Royer prépara les potions de laudanum qui furent données aux pestiférés inévacuables, aux *morituri*. Ce laudanum avait été fourni par un médecin turc, Mustapha Hadji, venu de Constantinople avec des médicaments et fait prisonnier à son débarquement, trompé par le pavillon du Sultan que l'on avait intentionnellement laissé flotter en haut des murs.

Cela se fit évidemment par-dessus la tête de Desgenettes qui n'en souffle mot dans son rapport paru sous le Consulat ; à peine une légère allusion : « le 7, sur 200 malades existants dans l'hôpital, 50 seu-

« lement pouvaient être évacués sur des montures ;
« le reste ne pouvait l'être que sur des voitures ou des
« brancards. Parmi ces derniers, un grand nombre
« était sans espoir de guérison et il était probable
« qu'il en périrait, 15, 20 et jusqu'à 25 par jour. *Je*
« *fis sentir à l'autorité supérieure l'inutilité et les dangers*
« *d'une évacuation de malades réduits à cette extrémité.*
« Le soir du même jour (8 prairial) le mouvement de
« l'hôpital était de 150 malades ; mais, d'après un
« examen plus attentif, je déterminai 20 à 25 hommes
« à rentrer au camp.

« Je passai presque tout le 9 dans l'hôpital pour
« hâter l'évacuation des malades qui étaient au nombre
« de 100. L'armée partit le soir de Jaffa ».

Par contre, dans ses mémoires parus en 1830, il
est formel : « Une forte dose de laudanum fut donnée
« à 25 pestiférés ; quelques-uns la rejetèrent par les
« vomissements, furent soulagés, guérissent, et racon-
« tèrent tout ce qui s'était passé ».

et ailleurs :

« Ce n'est qu'à notre retour devant Jaffa qu'eut lieu
« une distribution de laudanum à 25 ou 50 pestiférés
« dans l'état le plus prononcé ».

Larrey, en contradiction encore une fois avec son
collègue, dans le désir de laver Bonaparte de tout
reproche, nie le fait. Mais les témoignages affirmatifs
abondent tant, que l'on peut le considérer comme
établi.

Bourienne, secrétaire de Bonaparte, dit que de
l'opium fut donné à 75 pestiférés non évacuables.

Martin, membre de la commission des sciences et arts, dit tenir la chose de témoins oculaires.

Trois officiers en parlent dans leurs mémoires : le colonel Richardot, le capitaine François, le colonel V. Roussillon.

Miot parle « des propos sans nombre entendus dans l'armée ».

Marmont songe si peu à le nier qu'il écrit : « Je n'hésiterais pas à agir de la même manière en circonstance semblable ».

Et Kléber inscrit sur son carnet ces lettres mystérieuses : « on propose aux o. d. s. d. d. d. l. aux f. et b. d. », ce qui veut dire : on propose aux officiers de santé de donner du laudanum aux fiévreux et blessés dangereux.

Combien moururent ainsi ?

D'après les témoignages les plus sérieux et les chiffres mêmes des fiévreux fournis par Desgenettes, leur nombre fut probablement de 50 à 60, certainement moins de 100.

Le soldat André Peyrusse raconte que « beaucoup « de malades, incurables sans doute, furent encore « abandonnés. On avait eu le soin barbare de les « empoisonner et de mettre le feu à l'hôpital », et Jacotin : « des malades durent être abandonnés avant « d'arriver à Gaza. On dit qu'on en laissa, dit-on, 280 à « Jaffa attaqués de la peste, et qui ont risqué d'être « brûlés ». Cette histoire d'incendie qu'on ne trouve nulle part ailleurs, et le chiffre invraisemblable des empoisonnés, appartiennent à la même légende.

Les Anglais ne font rien à moitié. L'historien R. Wilson affirme que : « 580 soldats périrent misérablement par les ordres de celui qui était l'idole de la « nation ».

Certes, des médecins ne peuvent qu'approuver le digne refus de Desgenettes. Mais, de son côté, Bonaparte ne se montrait-il pas humain en supprimant des hommes voués à une mort certaine par leur mal et l'arrivée prochaine des Turcs ? vivants, que subiraient-ils de ceux-ci ?

On a surtout reproché à Bonaparte de n'avoir pas accepté les bons offices des Anglais qui avaient proposé de prendre les malades sous leur sauvegarde et de s'occuper du rapatriement des survivants. Mais c'eût été consentir une humiliation pour sauver quelques vies humaines et se soumettre à l'insolente condescendance des Anglais. La guerre est la guerre. Si l'on n'hésite pas à faire tuer des millions d'hommes pour venger une humiliation nationale, il est illogique d'en accepter une pour arracher quelques vies à la mort. Dans ce cas il est beaucoup plus simple de ne pas faire la guerre. Nous estimons que Bonaparte agit conformément à l'humanité et à la dignité de la nation qu'il représentait. D'ailleurs, il prit une décision radicale pour faire respecter son point de vue : ni relations, ni intelligences d'aucune sorte et sous aucun prétexte avec le « capitaine de brûlots », sous peine de fusillade.

Sydney Smith se consola en envoyant à Nelson une lettre outrecuidante. Après avoir trouvé en tout et

pour tout dans Jaffa sept soldats français pestiférés, il y parle des « monceaux de cadavres » français et des « débris de l'armée française ». Ces débris, à peine rentrés allaient écraser sur les rives d'Aboukir même, les 20.000 Turcs débarqués par les Anglais !

Desgenettes fit des efforts surhumains pour évacuer le plus possible des 200 fiévreux et 50 convalescents qui lui restaient. Daure lui écrivit le 26 : « Le général « en chef, citoyen me charge de vous prévenir que « vous devez, dans votre visite de ce jour, annoncer « aux malades que l'armée partant ce soir, il faut qu'ils « se décident à la suivre ».

Bonaparte visita une seconde fois l'hôpital, visite plus saisissante encore que la première. Cette fois, il ne touche pas les pestiférés : « sec et nerveux, disent les mémoires du duc de Rovigo, claquant sa cravache contre sa botte jaune, il répétait en marchant à grands pas, ces paroles : « Les fortifications sont détruites. La fortune m'a été contraire à Saint-Jean-d'Acre. Il faut que je retourne en Egypte pour la préserver des ennemis qui vont arriver. Dans peu d'heures, les Turcs seront ici ; que tous ceux qui se sentent la force de se lever viennent avec nous ; ils seront transportés sur des brancards et des chevaux ».

Avec quel accent affreux ces dernières paroles dûrent-elles retentir aux oreilles de ceux « qui ne se sentaient pas la force de se lever » !

A Gaza, on s'avisa d'un moyen nouveau. On abandonna les intranportables et l'on emmena des otages à leur place.

C'est une ville dépeuplée par la peste, aux remparts démantelés, que l'armée quitte enfin au soir du 9 prairial (28 mai). Après Gaza, la marche rede-
vint très pénible. En maints endroits on trouvait des cadavres de pestiférés qui, à l'écart du gros de l'armée, avaient été massacrés par les Arabes. Les scènes connues, parfois belles, le plus souvent désolantes, se renouvelèrent.

A Jaffa, Desgenettes reconnut un jeune officier abandonné dans une chambre barricadée, nu, au milieu des immondices. Aidé de canonniers, il le fit enlever, soigner, emporter sur un brancard. A El Arich, il le confia, presque convalescent, à une femme, pour une forte somme. Quelques jours après, celle-ci l'abandonna pour rejoindre l'armée, et il mourut.

Le carnet de Kléber raconte :

« Un caporal de la 25^e arrête un pestiféré abandonné sur la route, lui coupe sa ceinture. Le malade le prie en grâce de lui laisser les quatre louis qu'elle contenait : « en les présentant à l'Arabe, ils me sauveront peut-être la vie. — Tu t'abuses, lui répond le caporal. — Laisse-m'en au moins l'espoir ! » .

« Kerner arrive, fait rendre la ceinture.

« Un grenadier de la 19^e attaqué de la peste, appelle un de ses camarades et le prie de terminer sa vie ; avec sang-froid et fermeté, son camarade lui rend ce service.

« Un jeune hussard du 7^e, également abandonné,

« est recueilli par un de ses camarades qui met pied
« à terre et lui cède son cheval. »

Les ruisseaux étaient pleins de petites sangsues qui, lorsqu'on buvait, s'attachaient au voile du palais en provoquant de vives douleurs et des hémorragies parfois graves et que les officiers de santé étaient obligés d'arracher avec des pinces.

A l'étape, un soir, l'ordre étant venu d'avancer encore de quelques lieues, une compagnie de grenadiers se mutina, refusant d'avancer. Ils étaient, heureusement pour eux, sous les ordres de Kléber. A l'officier qu'ils avaient menacé de leurs baïonnettes, l'indulgent général de l'arrière-garde ordonna de les laisser tranquilles et de faire avancer le reste de la troupe. « Ils finiront bien par suivre », dit-il. Quand ils virent leurs camarades partir, ces premiers grognards s'empressèrent de les imiter. Ils ne tenaient pas à rester seuls dans le désert.

Le 2 juin, l'armée passait à El Arich. On entrait dans la zone de surveillance de l'Egypte. Un hôpital y fut installé pour 100 malades. Bonaparte fit ralentir la marche. L'état sanitaire, depuis le départ de Jaffa, s'améliorait à vue d'œil. Et il voulait que l'armée reprenne des forces, se nettoye, fourbisse ses armes, pour sauver à tout prix les apparences. C'est en triomphatrice que l'armée doit entrer en Egypte.

Le 5, elle est à Katieh où elle prend deux jours de repos : 12 hommes seulement sont morts de la peste depuis Jaffa. Le 7 juin, elle repart et passe à Salheyeh.

Salheyeh c'est la frontière de l'Egypte, la fin du désert, les premiers palmiers, la terre promise enfin !

L'armée marche de plus en plus lentement. Les chaleurs, la marche dans le désert ont complètement éteint les maladies. La peste s'est perdue dans les sables. Il n'y a pas de nouveaux cas. La proportion des malades en voie de guérison augmente sans cesse. Les plus fragiles sont morts, le bacille est devenu moins virulent. C'est la fin du cauchemar.

L'armée s'ordonne peu à peu, traverse maintenant les villages musique en tête. L'Egypte n'est pas considérée comme pays conquis, mais comme pays ami.

L'ordre du jour du 21 prairial organise une quarantaine très stricte et très précise. La peste, même à l'agonie, ne doit à aucun prix pénétrer au Caire :

« 1. Tous les hommes qui sont atteints de la fièvre
« à bubons seront soumis à une quarantaine qui sera
« déterminée par les conservateurs de santé.

« 2. Les corps qui ont avec eux des hommes ayant
« des symptômes de cette maladie les laisseront aux
« lazarets de Salheyeh et de Belbeis.

« 3. Les corps qui auront avec eux des hommes
« atteints de cette maladie, lorsque l'armée aura
« dépassé Belbeis, seront soumis, avant d'entrer au
« Caire, à une quarantaine qui sera déterminée par les
« conservateurs de santé.

« 4. L'ordonnateur des lazarets se rendra à El-Mata-
« rieh et fera avec les conservateurs de santé les visites
« et autres dispositions nécessaires pour mettre à exé-
« cution le présent ordre ».

La première colonne dut faire une quarantaine de quatre jours (pour une fois insuffisante), se baigner et se laver dans le Nil avant d'entrer. 150 pestiférés furent isolés dans une maison à Belbeis.

« Les officiers de santé des différents corps, le
« citoyen Desgenettes pour le quartier général, recon-
« naîtront qu'il n'y a aucune maladie contagieuse dans
« les corps et en adresseront le certificat ce soir, au
« citoyen Blanc, au Q. G.

« Le chef de l'Etat-Major, l'ordonnateur en chef, les
« généraux des divisions passeront une revue et ordon-
« neront que tous les effets turcs et de fabrique de
« Syrie, seront laissés en quarantaine à El-Qobbet ;
« chaque corps en fera un paquet.

« Le Général en chef ordonne la stricte exécution
« des présentes dispositions et en rend les généraux
« de division et chefs de corps responsables.

« Tous les hommes qui seraient reconnus malades
« au Q. G. et dans les divisions d'après la visite des
« officiers de santé resteront à El-Qobbet pour y faire
« quarantaine ».

L'entrée au Caire fut accompagnée de fêtes éclatantes comme l'avait voulu Bonaparte. L'échec relatif n'apparaissait pas trop. S'il n'avait pu s'installer en Syrie, Bonaparte, en démantelant Acre en partie et Jaffa en totalité, en faisant le désert sur la route d'Egypte, à peine praticable auparavant, avait mis cette dernière à l'abri d'une attaque venue de Syrie. Sa campagne pouvait se flatter au moins d'un résultat positif. Mais l'effet moral de la levée du siège de Saint-

Jean-d'Acre fut déplorable : elle mettait un voile sur le prestige quasi-divin du général en chef.

C'était une colonne singulièrement raccourcie qui avait franchi les portes du Caire. D'après le colonel Roussillon, elle était réduite de moitié.

Quelles étaient les pertes réelles ?

Les chiffres officiels sont les suivants :

Sur 12.945 hommes il y avait eu 775 tués, 500 morts de peste, 2.000 blessés ou malades. Restaient 9.670 hommes valides.

Desgenettes estime que 700 hommes moururent de peste.

La réalité était beaucoup plus dure. La Jonquière, qui a fait une statistique approximative d'après les états de divers corps de troupe, estime que l'armée était réduite à environ 8.000 hommes, soit les trois cinquièmes de son chiffre primitif. Il y aurait eu 1.200 tués, et environ 1.000 morts de peste. A Alexandrie, depuis son apparition, elle avait tué 450 hommes.

Nous voyons ainsi que la peste avait été aussi meurtrière que la guerre. Si l'on tient compte de cet autre fait que les pestiférés qui guérissent restaient plus longtemps inaptes au service que la moyenne des blessés, on aperçoit toute l'étendue de la catastrophe.

La peste avait disparu à l'arrivée des chaleurs. Elle ne manqua pas de reparaitre avec les mois doux. Et le printemps de 1800 (pluviôse an IX) vit une recrudescence alarmante de l'épidémie. Larrey estime (mais de tels chiffres sont incontrôlables et peuvent être faux dans la proportion 1 à 10), qu'en Haute-

Egypte, 150.000 personnes en moururent. A l'hôpital du Caire il y eut jusqu'à 700 malades en même temps. Mais cette fois l'épidémie comporta, pour une grande morbidité, un faible léthalité. On peut estimer que les deux tiers des malades furent sauvés. A cette date, l'armée était amputée de 9.000 hommes sur 50.000, dont 4.700 tués, 4.200 morts de maladies (peste presque uniquement) Nous retrouverons ici l'égalité des pertes dues aux combats et des pertes dues à la peste.

Telles furent l'histoire et les conséquences décisives de la peste. Maîtresse de la seule Egypte, coupée de France, l'expédition se trouvait en quelque sorte « en l'air ». On connaît la fin de l'aventure. Le départ de Bonaparte le 5 fructidor, se faufilant avec sa frégate à travers les croisières anglaises pour courir, indifférent au passé, au-devant de son proche destin, au-devant du dix-huit brumaire ; l'assassinat de Kléber, devenu général en chef. L'Egypte ne servira que de monnaie d'échange dans les négociations avec l'Angleterre et ce sont les navires anglais eux-mêmes qui rapatrieront l'armée française.

Que survivait-il des cendres de ce fait d'armes prodigieux qui sans la peste pouvait avoir d'incalculables conséquences ? N'en restait-il que de la gloire, « cette fumée, disait Suffren, pour laquelle on fait tant de choses » ? Certes non. Les savants et les chercheurs qui accompagnaient Bonaparte ramenaient une immense brassée de documents et de découvertes qui allaient révéler au monde l'ancienne Egypte. L'Egypte moderne était ouverte à cette influence française encore si puissante par notre langue et nos écoles. Dans tous les autres domaines enfin, en particulier dans le domaine médical, les Desgenettes et les Larrey apportaient la contribution d'une expérience terrible-

ment acquise à l'avancement de la médecine et de la chirurgie.

Tant il est vrai qu'il est dans la destinée de notre Nation de faire sortir de ses pires et de ses plus inutiles épreuves des bienfaits répandus sur tous les hommes.

Conclusions.

Le peste qui décima l'armée française pendant l'expédition d'Egypte fit environ 2.500 victimes sur un effectif de 54.000 hommes soit 1 homme sur 20. Mais elle se montra beaucoup plus meurtrière dans l'armée de Syrie qu'en Egypte. Sur un total de 13.000 hommes, elle en atteignit environ 1.500 dont plus de 1.000 moururent, soit une morbidité de 12 %, une léthalité de 70 % et des pertes totales s'élevant à près de 10 %. C'est donc en Syrie que se place la phase capitale de son histoire.

2° Elle fut marquée par la forme bubonique, accompagnée de quelques cas septicémiques, sans une seule peste pulmonaire. Ceci explique que, tout en étant très meurtrière, elle se soit limitée aux chiffres cités plus haut, ces deux formes n'étant pas directement contagieuses.

3° Au point de vue médical :

En l'absence du seul traitement rationnel et de la seule prophylaxie individuelle, représentés par les sérums et vaccins antipesteux : le traitement, purement symptomatique, quoique partiellement bien ins-

piré (la médication tonique), fut à peu près impuis-
sant ;

Par contre, les mesures d'hygiène collective, bien
que prises dans l'ignorance des intermédiaires de la
contagion, soit qu'elles aient découlé d'une profonde
intuition de la vérité, ou seulement d'un heureux
hasard, contribuèrent de façon certaine à limiter les
dégâts. Il faut en rendre hommage avant tout au mé-
decin en chef Desgenettes.

— La prophylaxie par les onctions d'huile mérite
d'être retenue.

— Les détails que nous avons notés au cours de ce
récit : époque de l'apparition de la peste, singularités
de l'épidémie, concordent parfaitement avec l'expli-
cation moderne du mécanisme de la contagion par
l'intermédiaire des rats et de leurs ecto-parasites.

4° Au point de vue historique :

— Elle fut l'occasion de faits mémorables : la visite
de Bonaparte aux pestiférés à Jaffa, l'expérience
que fit Desgenettes sur lui-même, la tragédie de
l'empoisonnement des pestiférés intransportables lors
de la retraite.

-- Elle frappa l'armée matériellement et surtout
moralement, d'un coup qui en réduisait la puissance
dans d'incalculables proportions.

-- Elle fut en conséquence la grande cause du demi-
échec de la campagne de Syrie et par suite de l'expé-
dition dans son ensemble.

-- Enfin, elle nous donne l'occasion de mesurer

toute l'importance de la révolution historique que fut la découverte des vaccins et des sérums, dont l'efficacité souveraine a été magnifiquement démontrée pendant la dernière guerre, en particulier parmi les armées qui combattirent dans les Balkans et le proche Orient.

Vu : Le Président de la thèse,
TANON.

Vu : le Doyen,
ROUSSY.

Vu et permis d'imprimer :
Le Recteur de l'Académie de Paris,
S. CHARLÉTY.

BIBLIOGRAPHIE

Deux auteurs nous ont fourni la majeure partie des matériaux de ce travail : *Desgenettes*, médecin en chef de l'armée d'Orient en 1798-1799, et *La Jonquière*, qui a consacré à l'expédition d'Egypte une véritable Somme en 5 volumes.

*
* *
*

BAINVILLE (Jacques). — Bonaparte en Egypte.

BERTHIER et REYNIER. — Mémoires.

BOURIENNE. — Mémoires (1829).

CABANÈS (Dr). — Napoléon jugé par un Anglais.

DAURE. — Bourienne et ses erreurs.

DÉHÉRAIN (Henri). — La liquidation de l'expédition d'Egypte en Turquie.

DESGENETTES (baron René-Nicolas Dufriche). — Mémoires, 2 vol.

— Souvenirs d'un médecin de l'expédition d'Egypte.

— Histoire médicale de l'armée d'Orient (1835).

— Notes sur les maladies de l'armée d'Orient en Nivôse, Pluviôse et Ventôse an VII.

— Notes conservées et extraits de ma correspondance pour le service des hôpitaux militaires dans les années 1795 à 1807.

- Papiers et correspondance du baron R. N. Dufriche Desgenettes, médecin en chef des armées d'Italie et d'Egypte, inspecteur général des hôpitaux militaires sous le Premier Empire (1762-1837) 6 vol.
- DESVERNOIS (général baron). — Mémoires, 1898.
- Avec Bonaparte en Italie et en Egypte.
- DOGUEREAU (J.-P.). — Journal de l'expédition d'Egypte (par La Jonquière, 1904).
- DURRIEU. — La campagne d'Egypte racontée par le commandant Durrieu à son frère (1775-1862).
- ELGOOD (P. G.). — Bonaparte's adventure in Egypt. ¹²³
- FROIDEVAUX. — La « nation » française d'Alep pendant l'expédition d'Egypte (dans la *Revue d'histoire coloniale*, t. 17).
- GASQUET. — La peste de Marseille. Thèse de Montpellier, 1921.
- GEOFFROY-SAINT-HILAIRE. — Lettres écrites d'Egypte à Cuvier (par E. Hamy).
- GUÉMARD (Gabriel). — Trois témoins de la campagne d'Egypte. Lascaris et Corancez en Syrie, Jaubert en Perse et le rêve oriental de Bonaparte.
- HOMSY (Gaston). — Le général Jacob et l'expédition de Bonaparte en Egypte.
- Historique de la peste en Egypte.
- D'IVRAY (Jean). — Bonaparte et l'Egypte.
- JAUBERT. — Souvenirs de l'expédition d'Egypte (*Revue de la Semaine*, t. 12, 1921).
- JOLLOIS (P.). — Journal d'un ingénieur attaché à l'expédition d'Egypte (par Lefèvre Pontalis).
- Mémoires (par Lefèvre Pontalis).
- LA JONQUIÈRE (Capitaine de). — L'expédition d'Egypte, 5 vol.
- La prise de Jaffa (*Revue d'histoire*, 1903).

LACOUR-GAYET. — La traversée de la Méditerranée en 1798 par l'armée navale de Brueys (*Arch. mar.*, 23, t. 2).

LARREY (Baron Dominique). — Relation historique et chirurgicale de l'expédition de l'armée d'Orient.

— Mémoires et campagnes, 4 vol.

— Campagnes et voyages.

MIOT. — Mémoires (1814).

NAPOLEON. — Correspondance (t. 29-30, camp. Egypte et Syrie).

PASTRE (J.-L. Gaston). — Bonaparte en Egypte.

RANCHIN. — Traité de la peste (1722).

REYBAUD. — Histoire scientifique et militaire de l'expédition française en Egypte, 1830-1836 (10 vol).

ROUX (François-Charles). — L'Angleterre et l'expédition française en Egypte (2 vol.).

THURNEAU. — Bonaparte en Egypte. Souvenirs du Capitaine Thurneau (par Fleury, 1902).

TRIAIRE (Dr P.). — La visite de Bonaparte aux pestiférés de Jaffa. La légende et la vérité (*Chronique médicale*, 1902).

— Dominique Larrey et les campagnes de la Révolution et de l'Empire.

— Napoléon et Larrey.

WAAS (Christian). — Bonaparte in Jaffa. *Hist. Viertel*, 1903, t. 6 ; 1904, t. 15.

